

REGARD

Magazine francophone de Roumanie

Regard 49 / 15 mars - 15 mai 2011 / 5 lei

**Andreea
Esca**
Entretien



SOCIÉTÉ

Le lac Morii, entre béton
et souvenirs

ECONOMIE

La mafia du bois

CULTURE

Au secours des
palais oubliés

**MOVIDA À
CLUJ**





**Ou bien rendez-vous à
l'agence
Charles de Gaulle
pour la clientèle internationale**



Toujours plus simple

Services pour expatriés

Pour toutes transactions bancaires et services conçus pour une clientèle internationale, visitez l'agence BRD de Calea Dorobantilor 239, Ouvert du Lundi au Vendredi de 9h à 17h, Tél.; +40(0) 21 318 26 97.

REGARD

Magazine francophone de Roumanie



ISSN 1843 - 7567

SOMMAIRE

Regard 49
15 mars - 15 mai 2011

RENCONTRE

Andreea Esca, journaliste et présentatrice télé 4

SOCIÉTÉ

Le lac Morii, entre béton et souvenirs 8
Somaro, le magasin du cœur 12
Entretien avec Fabienne Reuter, chef de la Délégation Wallonie-Bruxelles à Bucarest 16

À LA UNE

Movida à Cluj 20

ÉCONOMIE

La bourse au secours des biens confisqués 42
La mafia du bois 45
Où placer son argent en 2011 ? 50

CULTURE

Michel Kubler, militant de l'amitié entre les religions 54
La romancière qui exorcise la conscience roumaine 57
Au secours des palais oubliés 61

CHRONIQUES

Isabelle Wesselingh 19
Matei Martin 62
Luca Niculescu 66

NOUVEAU REGARD

Notre magazine entame sa huitième année. Avec confiance, même si les temps sont difficiles, particulièrement pour la presse. Nos partenaires, que vous trouverez en page 67, comprennent l'intérêt de *Regard*. Ils comprennent notamment que son indépendance est la seule garante de sa crédibilité. Et que ce support, francophone et réalisé dans les règles strictes de la déontologie journalistique, est aujourd'hui unique en Europe de l'Est. Fait confirmé par un journaliste français du groupe PPF Media basé à Prague qui a récemment mené une étude sur les médias dans la région.

Tiré à 4000 exemplaires, *Regard* est distribué dans les kiosques Inmedio Relay à travers tout le pays, ainsi que par le Service de coopération et d'action culturelle de l'ambassade de France à Bucarest. Nous avons par ailleurs plusieurs centaines d'abonnés en France, Belgique et Suisse principalement. Dernière nouveauté, l'Agence universitaire de la Francophonie le distribue même à Chisinau, Erevan, Sofia, Tbilissi et Tirana.

Ma plus grande satisfaction en tant que rédacteur en chef ? Quand j'appelle un professeur de français de Timisoara, Iasi, Bacau ou Hunedoara qui me dit utiliser *Regard* pour enseigner le français à ses élèves. Et qu'il en est ravi. Ces adolescents auront donc lu notre dossier sur le pouvoir de l'Eglise orthodoxe, ils auront lu l'entretien très éclairant de l'anthropologue Vintila Mihailescu sur la psychologie des Roumains. C'est le plus gratifiant. Plus gratifiant encore que d'avoir sa signature dans un grand média occidental. Pour cela d'abord je continuerai de demander l'excellence à mes collaborateurs. Qui sont de toute façon déjà excellents. Autre information, avec ce « spécial Cluj » nous lançons une nouvelle formule. Le dossier de Une ne suit plus le grand entretien du début mais est placé en milieu de magazine. Les photos sont mises en avant, et nous avons « cassé » le rythme des pages en introduisant des doubles de brèves, par exemple. Ceci pour la forme. Pour le fond, nous comptons poursuivre les dossiers ville. Après Cluj, d'ici deux à trois numéros nous nous pencherons sur Iasi, puis Timisoara, Brasov... En huit ans, *Regard* a traité de nombreux sujets, et il en reste beaucoup d'autres. Nous continuerons de suivre l'actualité, mais l'avantage du format bimestriel est qu'il permet surtout de s'en détacher pour aller plus au fond des choses. De s'arrêter, réfléchir. Ne plus penser, puis repenser. Afin d'apporter toujours un regard nouveau.

Laurent Couderc

Photo de couverture : Lucian Muntean



Été 2010 à New York. Andreea Esca connaît bien les Etats-Unis et aime s'y rendre de temps en temps. À ses débuts en tant que journaliste télé, elle a travaillé plusieurs mois au siège de CNN, à Atlanta. C'est là-bas qu'elle a appris les bases de son métier. Aujourd'hui, Andreea Esca est plus qu'une journaliste expérimentée, c'est la présentatrice vedette de la télévision roumaine, la « Claire Chazal » de Roumanie comme on l'appelle souvent. Elle est cependant restée simple, chaleureuse et gracieuse.

C'est à la rédaction du magazine *The One* qu'Andreea Esca reçoit. Dans un bel immeuble près du parc Icoanei à Bucarest réunissant plusieurs médias du groupe de presse MediaPro, Andreea sort d'une conférence de rédaction pour le prochain numéro du magazine. Son agenda est chargé, d'autant qu'à 19 heures la caméra l'attend pour présenter le journal de ProTv, comme tous les jours. Elle est toutefois détendue, souriante et disponible. Bref, une pro qui semble parfaitement gérer sa vie de famille avec un métier très prenant, et son statut de star.

ANDREEA ESCA

SA VIE, SON METIER, ET D'AUTRES CHOSES...

Regard : Depuis quand présentez-vous le journal de ProTv ?

Andreea Esca : Je présente ce journal depuis décembre 1995, mais j'avais déjà commencé à présenter un journal à 19 ans et demi, j'étais alors en première année de journalisme. C'était sur une petite chaîne, Soti, indépendante, qui ne faisait pas partie de la télévision publique et louait un espace de transmission à TVR2. Le journal que je présentais, plutôt d'opposition vis-à-vis du président d'alors Ion Iliescu, était diffusé de minuit à deux heures du matin.

Regard : Comment êtes-vous entrée à la télé ?

A. E. : Après un concours, ils ont pris quelques jeunes, nous étions la toute nouvelle génération de journalistes-reporters. A l'époque, l'actualité était très dense, de

nouveaux partis politiques émergeaient, il y avait de nombreux meetings. Et à minuit je présentais le journal, sans prompteur (dispositif permettant au présentateur télé de lire son texte tout en fixant la caméra, ndlr). Nous recevions les informations par fax et nous découpons les textes aux ciseaux avant de les modifier stylo à la main... Je suis restée sur cette chaîne pendant un peu plus de deux ans. Puis j'ai pris connaissance de la fondation George Soros qui proposait des bourses pour des jeunes journalistes ayant travaillé dans des sociétés privées. Et j'ai gagné la bourse

« J'aime beaucoup ce que je fais, j'ai besoin de cette adrénaline »

pour travailler au siège de CNN (principale chaîne d'informations aux Etats-Unis, ndlr) à Atlanta. C'était en 1994, j'y suis restée pendant quelques mois. Mais déjà avant de partir quelqu'un de la future chaîne ProTv m'avait contactée ; c'était au début

une télévision spécialisée dans le sport qui s'appelait Canal31.

Regard : Vous étiez alors toujours liée à la chaîne Soti ?

A. E. : Oui, je savais cependant que cela n'allait pas durer. Quand je suis revenue d'Atlanta, j'ai repris contact avec Canal31. Ils m'ont expliqué qu'ils voulaient créer la plus grande chaîne de télévision de Roumanie et m'ont proposé de présenter le journal. J'ai accepté. On a commencé par des petits reportages et des journaux enregistrés sans présentateur, comme chez Euronews. Jusqu'à ce que le 1er décembre 1995, je présente le premier journal.

Regard : C'est à ce moment-là que vous avez prononcé le désormais célèbre « Bonjour Roumanie, bonjour Bucarest »...

A. E. : Oui, j'ai continué par ailleurs à faire des reportages pour CNN, jusqu'à aujourd'hui d'ailleurs, je suis restée leur correspondante en Roumanie. A l'époque j'ai eu beaucoup de chance, présenter un journal à moins de 30 ans est désormais pratiquement impossible. Mais dans

ces années-là, les téléspectateurs avaient vraiment besoin de quelque chose de nouveau, de jeune, après des dizaines d'années passées à voir les mêmes têtes liées au régime communiste.

Regard : Qu'est-ce qui vous anime toujours au moment de présenter votre journal sur ProTv ?

A. E. : J'aime beaucoup ce que je fais, j'ai besoin de cette adrénaline. Et puis je me sens bien quand je présente mon journal. Depuis le début c'est quelque chose que je fais de façon naturelle, je n'ai pas eu d'exemple, personne pour me dire comment il fallait présenter un journal. On m'a simplement demandé de lire un papier en regardant la caméra, à l'époque il n'y avait pas de prompteur. Et ça leur a plu, c'est tout. Bien évidemment il y a des jours où c'est plus compliqué, quand quelque chose se passe pendant que je présente le journal, ou que j'invite quelqu'un d'important. Mais avec l'habitude cela se gère très bien.

Regard : Que répondez-vous à ceux qui trouvent que votre journal et les médias roumains en général sont trop voyeuristes, toujours portés vers le scandale ?

A. E. : Je pense qu'en Roumanie ou ailleurs la pluralité des médias est la chose la plus importante. En France beaucoup de gens achètent *Voici* et *Gala*, où est le problème ? Ils sont libres de choisir ce qu'ils veulent lire ou voir. Selon moi, il y a beaucoup d'hypocrisie, et une grande différence entre ce que les gens disent et ce qu'ils font. Il

n'y a d'ailleurs qu'à regarder notre taux d'audience. Ceci étant je trouve tout à fait normal que les chaînes publiques, qui n'ont pas la pression de l'audience, proposent des émissions plus éducatives. Je tiens aussi à dire que grâce à sa force médiatique ProTv a lancé de nombreuses campagnes qui ont eu un impact très positif sur la société, chose que l'on oublie parfois. Je pense notamment à nos campagnes sur la lutte contre le cancer, la déforestation, ou celle sur le problème des enfants roumains dont les parents travaillent à l'étranger.

Regard : Vous dirigez également un magazine, *The One*, comment est-il né ?

A. E. : Nous l'avons racheté il y a six ans, il existait déjà sur le marché. C'est mon patron qui m'a poussée à le reprendre en main. Comme par hasard, j'avais fait la

« Grâce à sa force médiatique ProTv a lancé de nombreuses campagnes qui ont eu un impact très positif sur la société »

couverture du premier numéro, puis collaboré à de nombreuses reprises. J'en suis aujourd'hui la directrice de publication. Au début, ce ne fut pas simple car je suis une journaliste télé et non pas presse écrite. Mais mon patron m'a donné confiance, j'ai appris sur le tas avec mes collègues. Tant au



niveau technique que rédactionnel, c'était pour moi tout nouveau. Quoi qu'il en soit, ça s'est bien passé, et cela se passe toujours bien, nous sommes très bien placés par rapport à nos concurrents. Et puis je trouve que ce magazine est très complémentaire par rapport à ce que je fais à la télé ; *The One*, c'est le rêve, le côté glamour...

Regard : Qu'est-ce qui vous désespère et vous réjouit le plus en Roumanie ?

A. E. : Ce qui me désespère... le système sanitaire, là je trouve qu'il y a vraiment un problème, c'est de pire en pire et je ne comprends pas. Le système éducatif aussi, mais quelque part c'est moins grave, ce



n'est pas une question de vie ou de mort. Et ce qui m'anime, c'est la nouvelle génération. Il y a beaucoup de jeunes très intéressants, talentueux, créatifs, je le vois tous les jours à la rédaction.

Regard : Vous êtes mariée à un Français, comment avez-vous vécu les tensions récentes entre la France et la Roumanie ?

A. E. : Je suis d'abord journaliste, je ne peux pas être avec l'un ou l'autre, j'essaie de comprendre les différents points de vue, que ce soit sur les Roms ou quand la France s'oppose à l'entrée de la Roumanie au sein de l'espace Schengen. Tout ce que je peux vous dire c'est que je ressens pas

mal d'hypocrisie, notamment au sujet des Roms, de part et d'autre.

Regard : Beaucoup d'étrangers résidant en Roumanie, qui auront auparavant vécu dans d'autres villes très agréables, semblent envoutés par le pays et ne peuvent plus le quitter. Comment l'expliquez-vous ?

A. E. : Je pense qu'ils trouvent ici ce qu'ils n'ont pas à la maison. Ils tombent amoureux, et il y a en Roumanie la possibilité de développer des choses qui existent déjà à l'Ouest ou sont beaucoup plus difficiles à réaliser en France, par exemple. Et puis la reconnaissance dans le travail, chose très importante pour un homme, est sans

doute plus facile à obtenir ici. Par ailleurs, nous sommes sympathiques, non ?! (rires...) Je trouve que nous acceptons assez facilement les étrangers.

Regard : On dit souvent que le couple franco-roumain fonctionne plutôt bien...

A. E. : Je ne sais pas, en tout cas chez moi ça fonctionne ! (rires...) Peut-être que les Roumaines sont moins féministes, qu'elles ont davantage été éduquées dans l'idée de faire plaisir à leur mari, de le respecter. Tout en étant très « femme »...

Propos recueillis par Laurent Couderc
Photos : D.R.

Endroit assez méconnu, le lac Morii de Bucarest est pour les habitants du quartier un havre de distraction : promenade, vélo, roller, course à pied, pêche et même baignade pour ceux qui n’ont pas peur des eaux insalubres. Construit à la fin du règne de Ceausescu pour empêcher les inondations, ce « beau » lac révèle une histoire difficile et un futur incertain.

LE LAC MORII, ENTRE BETON ET SOUVENIRS



Le lac Morii s’étend au nord-est de la capitale, sur les quartiers Crangasi et Militari. A l’ouest, la commune Chiajna et sa forêt rouge sont ses voisines. Au nord se déroule une immense étendue d’herbe d’où coule la Dambovită. Des enfants jouant au foot ainsi qu’un berger et ses moutons se partagent ce bout de terrain quand le soleil est au rendez-vous. Un peu plus à l’est, quelques baraques en mauvais état côtoient un quartier résidentiel. Et encore plus à l’est, entre l’usine Grant Metal et le lac, une tente, des poules, des hommes. L’hiver, des pêcheurs marchent sur le lac gelé.

Le lac Morii a une histoire difficile, comme beaucoup d’endroits initiés par Ceausescu. Cette histoire est le fruit de 400 expropriations, d’une église détruite – celle de Giulesti-Sarbi dédiée à St Nicolas et inaugurée en 1866 – et d’un cimetière – celui de Crangasi – dont les 11.000 morts ont été déplacés en deux mois, 200 mètres plus au nord, comme en témoigne cette plaque commémorative.



LE LAC MORII EN CHIFFRES

- Début du chantier : 20 septembre 1985	- Terre excavée : 3 millions de m3
- Fin du chantier : 21 août 1986	- 7 kilomètres de digue
- Fin du remplissage du lac : 30 avril 1987	- Surface : 245 hectares
- Travaux réalisés par 3000 jeunes dans le cadre du « Chantier national des jeunes »	- Profondeur maximale : 10 mètres
	- Volume maximum d’eau : 20 millions de m3



La neige recouvre la presque totalité du lac. Elle cache également tous les déchets que pêcheurs, pique-niqueurs du dimanche et autres promeneurs délaissent après leur passage. L’embarcadere est à l’abandon, les petits bateaux ne sortent plus. Cette île dotée d’un charme particulier; si elle venait à être aménagée, aurait un succès certain : barbecue, tables de pique-nique, location de bateau, restaurant, bar, etc. Ce ne sont pas les projets qui manquent. Mais jusqu’à présent, aucun n’a été réalisé.

Le déversoir Ciurel – 19 mètres de hauteur – est le lien entre l’étendue d’eau et la Dambovită qui reprend son cours normal pour traverser Bucarest et arriver – extrêmement polluée à cause de sa traversée de la capitale – dans la commune de Gilina. Derrière lui, l’église catholique romaine de St François d’Assise, en chantier depuis cinq ans. Elle pourrait devenir une des plus grandes églises en béton d’Europe, assortie au lac.



Une église détruite pour une église construite. Tudora, 63 ans, est la gardienne de l’église en bois Saint Andrei, édifiée il y a 14 ans au sud du lac. Elle est née dans le quartier Crangasi-Militari et a vu sa destruction qui a laissé place au lac : « Il y avait des arbres partout ici, de l’herbe, des arbres fruitiers, des petites maisons, des cours... Ils ont tout rasé et l’herbe a laissé place au béton... »



BUCAREST ET LES INONDATIONS : UN PROBLEME DE PLUS DE DEUX SIECLES

La capitale étant située dans la plaine inondable de la Dambovită, les inondations dans la région sont monnaie courante depuis longtemps. Déjà au 18ème siècle, un barrage de bois avait été construit sur la Dambovită, ce qui a régulé son courant pendant un temps. Mais des inondations dévastatrices ont eu lieu en 1837 et surtout en 1862, 1864 et 1865. Sous le règne d’Alexandru Ion Cuza, les travaux pour l’ajustement de la Dambovită à Bucarest ont donc commencé. Certains à plus grande échelle ont été exécutés en 1880, quand le cours d’eau a été canalisé en aval de Grozavesti. En 1900, se sont terminés les travaux en amont : la création du nœud hydrotechnique de Brezoaie a fait ses preuves, jusqu’en 1975 où le débit maximum a été atteint. Certaines zones de la ville situées plus bas que la Dambovită ont fini par être inondées par le trop plein d’eau. L’aménagement hydrotechnique de Bucarest comme de la région doit beaucoup à l’ingénieur Paul Solacolu qui a conçu ces projets pendant plus de 30 ans. Aujourd’hui, même avec le lac Morii, des risques d’inondations subsistent, surtout si un tremblement de terre venait à frapper la zone.

Texte et photos : Julia Beurq

« NOTRE CULTURE DU TRAVAIL N'EST PAS PRISE EN COMPTE »

Pour encourager la flexibilité sur le marché de l'emploi, le gouvernement roumain a décidé de modifier en profondeur le Code du travail actuellement en vigueur. Ovidiu Popescu, expert de l'Organisation internationale du Travail (OIT) explique les enjeux de cette réforme.



Regard : En quoi consiste la réforme du Code du travail ?

Ovidiu Popescu : Le gouvernement a mis sur la table une quarantaine de propositions allant de la suppression des conventions collectives nationales par branche à l'allongement des périodes d'essai et de préavis, en passant par un fort encouragement des embauches en CDD au détriment du sacro-saint CDI. L'idée, c'est d'introduire en Roumanie le concept très scandinave de « flexisécurité ». On passerait donc d'un Code du travail d'inspiration française à un modèle nordique, ou plutôt anglo-saxon dans la mesure où la flexibilité semble

davantage compter que la sécurité aux yeux de nos autorités. Trente de leurs propositions violent en effet la Constitution roumaine,

« La flexibilité marche déjà à plein chez nous »

les directives européennes ou encore les conventions signées entre la Roumanie et

l'OIT. Par exemple, l'article 38 de la Constitution garantit le caractère obligatoire des conventions collectives aujourd'hui menacées de suppression.

Regard : Pensez-vous que certaines de ces modifications soient nécessaires ?

O.P. : Non, le texte actuel date seulement de 2003. Il a été harmonisé en 2006 puis en 2008. L'OIT a d'ailleurs signé avec les patrons, les syndicats et le gouvernement roumain un protocole reconnaissant que nous avons le

meilleur Code du travail d'Europe centrale et orientale. Mais le gouvernement soutient qu'il faut aujourd'hui le réformer pour plus de flexibilité. Cet argument ne tient pas. La flexibilité marche déjà à plein chez nous. Les employeurs peuvent ainsi s'arranger au cas par cas avec leurs salariés en matière de temps de travail, de congés ou d'aides sociales. Si l'on prend un pays comme la Pologne qui est souvent cité en exemple pour sa flexibilité, les patrons et les salariés

« Même les patrons ont estimé que la réforme pourrait engendrer une colère sociale nuisible à leurs affaires »

ne peuvent pas organiser le temps de travail comme ils l'entendent. En Roumanie, c'est possible tant que la journée de travail ne dépasse pas huit heures.

Regard : Le concept de « flexisécurité » est-il adapté à un pays comme la Roumanie ?

O.P. : Ce concept n'est pas du tout adapté à la mentalité et la culture du travail ici. Ce sont des membres du Conseil des investisseurs étrangers, du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale qui ont soufflé ces propositions au gouvernement, sans prendre en compte les pratiques et l'histoire de notre pays. Ensuite, le risque est celui d'une précarisation exacerbée des salariés. Par exemple, quand le gouvernement souhaite que le CDD devienne la règle sur notre marché du travail, et le propose à travers trois clauses précises, on imagine bien que cela va davantage bénéficier aux employeurs qu'aux salariés qui seront dans l'instabilité permanente et ne pourront pas conclure de prêts auprès des banques. Bien sûr, ceux qui sont aujourd'hui en CDI le resteront. Mais le vice, c'est que 46% des salariés roumains en CDI ont plus de 55 ans ce qui fait que dans quelques années, quand ils partiront à la retraite, on verra des CDD en pagaille sur le marché...

Regard : Comment se sont déroulées les négociations entre les syndicats et le gouvernement ?

O.P. : Elles ont été particulièrement houleuses... Même les patrons ont estimé que la réforme allait trop loin et qu'elle pourrait engendrer une colère sociale nuisible à leurs affaires. En décembre, les syndicats ont

commencé par exclure le ministre du Travail des négociations car ils estimaient qu'il se comportait en « petit dictateur ». Du coup, ils ont négocié directement avec le Premier ministre. Pour accentuer la pression, ceux de l'usine Dacia-Renault ont organisé une première manifestation fin janvier réunissant plus de 7000 salariés. L'autre moment fort de ces longues semaines de négociations, c'est quand le président Basescu a décidé en février que les revenus de tous les leaders syndicaux soient passés au peigne fin par l'Agence nationale pour l'intégrité (ANI). Cela a mis de l'huile sur le feu. L'échec des négociations a été scellé mi-février, notamment parce que le gouvernement a refusé de céder sur la suppression des conventions collectives. Les grandes centrales syndicales ont donc décidé d'appeler à la grève générale et aux manifestations dans tout le pays.

Regard : Faut-il s'attendre à un printemps social agité ?

O.P. : Les leaders syndicaux appellent les salariés à manifester pour faire entendre leurs revendications. Cependant, on peut craindre que la mobilisation ne soit pas aussi forte qu'attendue. Car en Roumanie, les gens ne se sentent pas trop concernés par les décisions qui les touchent pourtant directement, ils sont découragés et désabusés depuis bien longtemps. De plus, la chasse aux sorcières lancée contre les leaders syndicaux risque de discréditer un peu plus le mouvement syndical.

Propos recueillis par Mehdi Chebana
Photo : Mihai Barbu

Bd. Dacia n° 56, Secteur 2, Bucarest
tel: +40 (0) 31 8092739
fax: +40 (0) 31 8067739
mobil: +40 (0) 74 5202739
office@apex-team.ro
www.apex-team.ro

Nos services :

- Tenue de la comptabilité
- Gestion de la paie et audit social
- Préparation des déclarations fiscales et sociales
- Assistance comptable (mensuelle / trimestrielle)
- Révision comptable, assistance à la clôture des comptes
- Préparation de reporting et de liasse de consolidation
- Assistance au retraitement des situations financières selon les normes IAS-IFRS (normes internationales et normes roumaines)
- Gestion de projets de mise en place des méthodes et procédures comptables
- Conseil

SOMARO, LE MAGASIN DU CŒUR

Depuis quelques mois, un magasin social s'est installé au marché de Piata Matache à Bucarest grâce à l'association Somaro, qui récupère des produits jetés par les supermarchés pour les revendre aux nécessiteux à des prix réduits. L'initiative est pour le moment couronnée de succès.

« AUJOURD'HUI, ON N'A PLUS LE DROIT, ni d'avoir faim, ni d'avoir froid... » scandaient les chanteurs des années 80 en France.

L'humoriste Coluche bousculait les consciences sur notre gaspillage, les Restos du Cœur étaient nés. 25 ans plus tard, plus loin, en Roumanie, l'idée fait son chemin. Dans un ex-pays communiste, volontiers tourné vers le libéralisme débridé, l'idée d'un « magasin social » hérisse toujours le poil à certains. C'est pourtant le concept de Somaro, une association existant en Autriche depuis 20 ans, qui propose de récupérer les produits invendus, défectueux ou proches de la date de péremption, pour les remettre en vente dans un magasin qui a ouvert à Piata Matache il y a cinq mois. Simon Suiter, le manager autrichien de l'association à Bucarest, reconnaît que « le concept autrichien était difficile à exporter, les supermarchés roumains ont dû passer un cap psychologique et assumer qu'ils jetaient, et qu'on pouvait faire des dons. Il nous a fallu un an et demi pour convaincre et ouvrir nos portes ». Pour le manager, l'engagement institutionnel est nécessaire : « Nous travaillons avec la mairie du secteur I, ils ont été les plus ouverts au projet, deux assistantes sociales sélectionnent des familles dans le besoin, environ 500, qui viennent dans notre magasin. »

DES RABAIS DE 50% SUR LES PRIX

Vu de l'extérieur, Somaro est un magasin comme les autres. On y sort son porte-



monnaie, on fait ses emplettes, sauf que les produits sont soldés à 50% de leur valeur. Simon Suiter estime que travailler à Piata Matache, c'est être au cœur de la société. « Nos clients sont des retraités, des travailleurs pauvres, des personnes malades ou handicapées, on offre une alternative aux paquets de pâtes de l'Union européenne », soutient-il. Pour le moment, une dizaine d'enseignes de supermarchés ont signé un contrat avec Somaro, qui mettent de côté plusieurs cartons. Autre spécificité du magasin social, Somaro tend à privilégier la relation avec ses clients, en n'ouvrant que quatre heures par jour, et en limitant à huit le nombre de personnes à l'intérieur de la boutique, ceci afin de permettre l'écoute et l'échange. « On ne fait pas de social, pour ça il y a les assistantes sociales de la mairie, par contre on tend l'oreille, on conseille, on cherche à créer une connivence et un lieu

normal, sans pitié, ni charité », justifie Simon Suiter.

Les débuts de Somaro dans la halle de Matache ont été difficiles, le conservatisme commercial du voisinage a vu d'un très mauvais œil l'implantation du magasin et de sa clientèle. Mais après cinq mois, le constat est clairement positif : Somaro a rapporté 500 nouveaux clients au marché dans sa globalité. Lorsqu'ils ne trouvent pas tous les produits dans le magasin social, les bénéficiaires se rabattent sur le commerce traditionnel. De plus, c'est une solution idéale

pour les supermarchés toujours en quête de lieux où jeter leur surplus ; leur engagement avec Somaro permet par ailleurs de déduire jusqu'à 2% sur leur feuille d'impôt. Ce matin-là, le chauffeur de l'association, Nicu, est un peu inquiet. « Les étals sont plutôt vides ce matin... » Simon Suiter est plus philosophe : « Les dons arrivent par vagues, souvent à la fin du mois, après Noël par exemple. Il faut être patient, on ne peut pas tout proposer tout le temps, nos clients le savent. »

Tous les profits du magasin Somaro servent pour l'instant à payer les salaires de quatre employés, la fondation mère à Vienne ayant alloué des fonds pour un an. « Hélas, notre entreprise est vouée à la réussite, les enseignes continueront de jeter, nous continuerons de récupérer le surplus », conclut Simon Suiter.

Texte et photo : Julien Trambouze

MICHELIN,
des performances qui durent du
premier au dernier kilomètre.



www.michelin.com



LA BULINA, UN VRAI COMMERCE ?



même ingénieur. La consolidation viendra plus tard, ou jamais. Autre raison, la bulina permet dans certains cas de faire baisser le prix d'un immeuble pour mieux le racheter ensuite. Pour plus d'infos sur la situation des immeubles « bulinés » à Bucarest : <http://pmb.ro>

L. C.

Photo : Mediafax

A BUCAREST COMME DANS

d'autres villes de Roumanie, il y a les im-
meubles avec et sans. La bulina rosie (boule
rouge) est en général placée au-dessus
de l'entrée principale et indique le risque
sismique. L d'un bâtiment (le degré L étant
le risque le plus élevé sur une échelle de 1 à
4). Après le tremblement de terre de 1977
qui a fait plus de 1500 victimes, la bulina est
donc plus qu'un mauvais signe. Bien que
selon Gheorghe Marmureanu, directeur de
l'Institut de physique de la terre à Bucarest,
« un tremblement de terre aussi dévastateur
est désormais peu probable ». L'un des anciens
ingénieurs en chef dans la construction des
blocs à Bucarest sous Ceausescu, qui a préféré
garder l'anonymat, explique de son côté que
« la plupart des bâtiments construits dans
les années 1930 et 1940 disposent d'une
structure de base plus résistante que beaucoup
d'immeubles édifiés au début des années 2000.
Je vis moi-même dans un immeuble construit
en 1938 sur Stirbei Voda qui a aujourd'hui
une bulina, et il a parfaitement tenu le choc
de deux gros tremblements de terre. De plus,
aucune véritable expertise n'a été réalisée ».
Explication : certains propriétaires demandent
la bulina afin que les différents travaux
de l'immeuble soient subventionnés, dit ce

LA CFR SE MET A LA PAGE EUROPEENNE

Les catégories de trains actuelles de
la Compagnie des chemins de fer
roumains vont être remplacées cette
année pour se conformer aux clas-
sifications européennes. Les célèbres
Intercity, Rapid, Accelerat et Personal
vont devenir des Intercity, InterRegio
et Regio, eux-mêmes divisés en sous-
catégories. Les Intercity devront rouler
à une vitesse moyenne minimum de
60 km/h, les InterRegio à 45 km/h et
les Regio, qui correspondront plus ou
moins aux actuels Personal, à 35km/h.
« Des modifications de la loi, des régle-
mentations et des dispositions profes-
sionnelles dans le domaine sont nécessaires,
ainsi qu'un changement de la grille des
tarifs et, implicitement, du programme
informatique de vente des billets »,
détaille-t-on dans un document interne
du ministère des Transports. Toutes ces
modifications entreront en vigueur le
11 décembre prochain, lors du change-
ment annuel des horaires de trains. J.M.

LES FONCTIONNAIRES EN BAISSSE

Le nombre de fonctionnaires roumains a diminué de près de 150.000 personnes en
deux ans, selon Emil Boc. Le Premier ministre a annoncé au mois de mars à la télévision
publique que l'administration employait aujourd'hui 1,261 million de personnes, contre
près de 1,4 million à la fin de l'année 2008. Les restructurations vont toutefois continuer
cette année dans certaines administrations pour que la Roumanie ait un nombre de
fonctionnaires « juste suffisant », a ajouté le chef de l'exécutif. Les restrictions de person-
nel pour les autorités locales ont toutefois été éliminées, même si elles restent soumises à
conditions. J.M.

LES DOUANES POINTEES DU DOIGT

Plus de 150 policiers aux frontières et douaniers ont été arrêtés depuis le début du mois
de février dans plusieurs coups de filet menés par la Direction nationale anti-corruption
(DNA). La plupart des fonctionnaires retenus sont soupçonnés d'avoir participé à un
vaste trafic de cigarettes en recevant des pots-de-vin. Le résultat de ces enquêtes a égale-
ment conduit à la mise en accusation du chef de l'Autorité nationale des douanes, Radu
Traian Marginean. Cité par l'un des prévenus, le directeur de l'ANAF (le Fisc roumain)
Sorin Blejnar, pourrait être lui aussi impliqué dans une affaire de corruption liée aux
contrôles frontières. Toutes ces opérations ont eu lieu en plein débat sur l'entrée de la
Roumanie dans l'espace Schengen. J.M.

BRUNO ROCHE, CHEVALIER DANS L'ORDRE NATIONAL DU MERITE

Lors d'une cérémonie à la résidence de l'ambassade de France à
Bucarest, qui a réuni une centaine de personnalités dont le maire
de la capitale Sorin Oprescu, l'ambassadeur de France Henri Paul
a remis le 24 février dernier les Insignes de Chevalier dans l'Ordre
national du Mérite à Bruno Roche, directeur général d'Apa Nova
Bucarest et directeur Veolia Eau pour la Roumanie. Monsieur Roche
est également le président de la Chambre française de commerce
et d'industrie en Roumanie, ainsi que président de la fondation
Francofonie, qui édite le bimestriel *Regard*. « Je salue l'engagement
de Bruno Roche dans divers domaines (...) C'est un homme fidèle,
honnête et sage », a notamment déclaré l'ambassadeur Henri
Paul. De son côté, Bruno Roche a remercié l'ambassadeur pour
cette décoration, il s'est dit « très ému » et a affirmé qu'il
poursuivrait ses différents
engagements en tant que
représentant d'une « grande
multinationale française qui a
aussi des devoirs vis-à-vis du
pays où elle est implantée ».

Lepetitjournal.com de
Bucarest, 25/02/2011

LA FONDATION ACCOR S'ENGAGE AUPRES DE PARADA

Le mois de mars a clôturé la
première édition du projet
mis en place par la fonda-
tion Accor et Parada. Leur
but : favoriser l'insertion des
jeunes en situation de rue
par l'intégration socioprofes-
sionnelle. Ce projet de 11
mois visait à sélectionner 24
bénéficiaires de l'association
Parada et leur offrir une
première expérience –
théorique et pratique – de
travail. A la fin des stages
procurés par les hôtels Accor
(Novotel), 11 d'entre eux ont
obtenu un contrat à durée
indéterminée dans différentes
entreprises. Ce principe de
responsabilité sociale vise à
sensibiliser les entreprises,
leurs employés, les médias
ainsi que les pouvoirs publics
à l'exclusion sociale.
Julia Beurq

AUF, JOYEUX ANNIVERSAIRE...

L'AUF, première association mondiale d'universités, fêtera
ses 50 ans en septembre 2011. Cet anniversaire sera
l'occasion de célébrer la communauté académique et scien-
tifique francophone dans le monde, à travers de multiples
événements. « Depuis un demi-siècle, l'AUF œuvre au service
de la Francophonie universitaire, elle fait de la langue française
un outil pour la recherche, et de la recherche un levier du
développement », affirme Bernard Cerquiglini, recteur de
l'AUF (...). Se situant dans un contexte planétaire, les célé-
brations se dérouleront tout au long de l'année 2011, et se
tiendront sur tous les continents où l'AUF est présente. Un
site consacré au cinquantième de l'AUF répertorie tous les
événements qui se dérouleront au cours de l'année 2011 :
<http://auf-50ans.org/50ans>

Après 25 ans de carrière dans les relations internationales, Fabienne Reuter dirige à Bucarest la Délégation Wallonie-Bruxelles. Passionnée et déterminée, elle fait part à *Regard* de ses convictions sur la Francophonie et de ses coups de cœur en Roumanie.

« LA FRANCOPHONIE ne peut être crédible que vue sous l'angle du MULTILINGUISME »



Regard : La Délégation Wallonie-Bruxelles couvre en Roumanie une large palette d'activités. Quel bilan tirez-vous de l'année 2010 ?

Fabienne Reuter : La Délégation Wallonie-Bruxelles est la représentation diplomatique et institutionnelle des gouvernements belges francophones. Sur le plan des compétences, nous couvrons les grands thèmes, de la culture à l'éducation, en passant par la recherche, les droits de l'homme, l'économie, le développement durable, etc. Je trouve, sans tomber dans l'autosatisfaction, que 2010 a été une très bonne année. Elle a commencé comme toujours par les grandes manifestations pour la Francophonie qui représente notre espace naturel et prioritaire. Le deuxième semestre, avec la présidence belge de l'Union européenne, fut par ailleurs très dense et très important pour nous.

Regard : Que représente la Francophonie pour vous, avant tout ?

F.R. : Permettez-moi de commencer par un rappel : l'Organisation internationale de la

F.R. : Il faut faire attention à ne pas mélanger les choses. Peut-être que dans certains contextes, la langue française connaît elle des difficultés, qu'il convient d'ailleurs de relativiser. Mais ce n'est pas la même chose que la Francophonie, dont le socle est bien sûr

le partage de la langue française. L'action de la Francophonie est bien plus large et résolument tournée vers la modernité, vers la jeunesse... On ne le sait pas assez. Sur la scène internationale, l'Organisation internationale de la Francophonie progresse considérablement. Nous sommes sortis depuis longtemps de ces querelles stériles « français contre anglais ». Je dis toujours que la Francophonie ne peut être crédible que vue sous l'angle du multilinguisme. Ceci étant, parler français est évidemment une valeur ajoutée. Notamment pour les jeunes, en vue d'une meilleure insertion socioprofessionnelle. Ici en Roumanie, je peux mener à peu près 90% de mes activités en français. Au début, dans les ministères ou

Regard : Il y a cependant des voix qui disent qu'elle est en perte de vitesse...

les associations, on vous répond que « non, on ne parle pas français ». Puis je me suis rendu compte qu'en fait mes interlocuteurs roumains avaient peur de ne pas bien le parler. Mais de réunion en réunion, lorsqu'on se connaît mieux, j'observe qu'ils le maîtrisent pas mal du tout !

Regard : Vous travaillez dans un domaine où les choses ne se font pas du jour au lendemain. Cela ne vous décourage-t-il pas parfois ?

F.R. : Non. J'ai découvert les relations multilatérales très tôt, lorsque je suis devenue le Chef du Département des Affaires francophones au Commissariat aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique. Dans ce domaine, vous devez apprendre que votre avis n'est pas le seul, vous devez confronter vos positions, qui sont celles de vos gouvernements, avec celles des collègues d'autres pays. Chacun a un regard différent sur les propositions de traité. Vous devez « négocier » pour arriver à un consensus. C'est une école de la patience, du respect de l'autre. Vous travaillez sur le long terme, mais ça vaut la peine, parce que cela veut dire que petit à petit ces échanges

mènent à une évolution des mentalités. A cet égard également, la Francophonie est intéressante car elle est une véritable plateforme

« **Fondamentalement, je pense que la Francophonie est un facteur de paix et de développement** »

vers les autres continents qui s'est avérée particulièrement utile lors de la négociation à l'UNESCO de la Convention sur la Diversité culturelle.

Regard : Vous êtes née au Congo. Cela vous a-t-il influencé en matière d'ouverture et de sensibilité à la diversité ?

F.R. : J'ai quitté le Congo vers l'âge de 6 ans, mais je pense que cela m'a conditionnée. C'est une des raisons pour lesquelles je me suis sentie si bien dans la Francophonie.

Regard : Vous avez débuté votre mission en Roumanie en 2008 et vous avez visité le

pays de long en large. En quoi vous séduit-il, en quoi vous déçoit-il ?

F.R. : L'année de mon arrivée, j'ai décidé que toutes mes vacances seraient consacrées à visiter la Roumanie. C'est un pays extraordinaire avec des gens extraordinaires, particulièrement dans les campagnes. Toute grande ville souffre d'un individualisme qui se renforce. C'est peut-être ce que je regrette, cette forme d'individualisme. On la ressent moins à la campagne. Sans doute l'histoire de ce pays pèse aussi sur les jeunes générations.

Regard : Y a-t-il des images de la Roumanie que vous retenez tout particulièrement ?

F.R. : Pour moi, le premier coup de foudre a été le Delta du Danube. J'ai eu l'impression de me retrouver dans une bande dessinée de Corto Maltese, avec ces petits et grands bateaux qui partent vers la mer ou remontent le fleuve. Ce lieu appelle au voyage. Et puis j'ai vécu des histoires humaines intenses, où j'ai senti la gentillesse et la générosité des Roumains.

Propos recueillis par Anca Teodorescu
Photo : Mihai Barbu

ACVATOT
Fondation ACVATOT
Institute of responsibility society

Depuis près de 10 ans, ACVATOT apporte l'expérience, les compétences et l'esprit entrepreneurial d'un groupe international depuis la conception jusqu'à la réalisation de projets complexes d'infrastructures. Chaque année, des dizaines de chantiers de réseaux (eau, assainissement, gaz, etc...), de routes ou de génie civil sont entrepris sur toute la Roumanie avec le même souci de qualité, de respect des engagements et d'innovation qui caractérise nos projets.

Souhaitant s'impliquer de manière active dans la vie de la communauté, ACVATOT a donné naissance à la **Fondation ACVATOT** qui développera des projets dans la sphère sociale et la protection de l'environnement. Dans un même souci de développement durable, notre centre de formation **ACVASCHOOL** formera nos collaborateurs à toutes nos techniques ainsi qu'aux bonnes pratiques en matière de sécurité.

Contact:
5 - 25, rue Popa Lazar, bâtiment C14, étages 1+2, Secteur 2, Bucarest
Tel.: 0040 212 520 860 • Fax: 0040 212 520 934 • contact@acvatot.ro

www.acvatot.com

MARIANNE AUSCULTE LES « PAROLES DE ROUMAINS »

Regard : Pourquoi avez-vous décidé plusieurs années après votre séjour à Bucarest de continuer à travailler sur la matière roumaine ?

Marianne Rigaux : Je suis vraiment tombée amoureuse de Bucarest, j'adore cette ville. J'ai gardé un attachement profond à la Roumanie, à sa langue, à son actualité. Quand je suis rentrée, j'ai cultivé ce lien avec mon mémoire de fin d'études à Sciences Po sur la gestion du passé communiste et plusieurs voyages qui avaient un goût de retour aux sources. Je trouve que le traitement médiatique accordé à la Roumanie est bourré de clichés. J'ai envie quelque part de changer un peu l'image que l'on colle à ce pays.

Regard : Avant d'évoquer « Paroles de Roumains », pouvez-vous expliquer ce qu'est un web-documentaire ?

M. R. : C'est un documentaire multimédia, diffusé sur Internet, qui offre une nouvelle manière d'apporter l'information, plus pédagogique et plus graphique. L'internaute est sollicité et actif : il doit choisir en cliquant ce qu'il regarde ou non. Il peut aussi participer, poser des questions, construire lui-même une histoire...

Regard : En tant que journaliste, pourquoi avoir choisi de privilégier ce format ?

M. R. : C'est une nouvelle façon de raconter une histoire, j'avais très envie d'essayer depuis que je suis sortie de l'école de journalisme. Mais je ne me vois pas faire que du web-documentaire ! J'aime aussi écrire, ce qui est assez réduit dans un web-doc. Comme je maîtrise la photo, la vidéo et la prise de son, j'ai envie de profiter de tous les supports, de les mélanger, de passer de l'un à l'autre en fonction des sujets. Je pense que je vais rester dans une écriture multimédia, mais avec des formats un peu plus légers comme le diaporama sonore.

Regard : Pourquoi avez-vous décidé de travailler sur les « paroles de Roumains » en France ?

Marianne Rigaux, 24 ans, n'est pas une inconnue pour les lecteurs de Regard. La jeune journaliste a passé une année à l'université de Bucarest entre 2006 et 2007 et a fait ses armes dans nos colonnes. Aujourd'hui basée à Paris, elle se lance dans l'aventure d'un web-documentaire qui recueille les « paroles de Roumains », ceux qui ont choisi la vie en France.



dehors du récit grâce à une carte animée qui retrace leur parcours. Nous donnons enfin la possibilité à tous de contribuer au web-documentaire en envoyant un témoignage enregistré par une webcam sur un canal du site de partage vidéo Dailymotion.

Regard : Qui retrouvera-t-on dans le documentaire ?

M. R. : Sur ce projet, je travaille avec mon petit ami Jean-Baptiste Renaud, journaliste de télévision. L'idée est venue à un moment où je prenais beaucoup le RER E pour aller en Seine-Saint-Denis (ndlr, département situé au nord de Paris). Je croisais régulièrement des Roumains avec lesquels je discutais et petit à petit j'ai eu envie d'écrire leur portrait pour raconter leur vie. Au début je voulais le faire sous forme de blog, puis le projet a pris de l'ampleur jusqu'à prendre la forme d'un web-documentaire. Nous travaillons dessus depuis fin novembre, et depuis janvier avec une société de production multimédia créée par... un Roumain !

Regard : Comment va fonctionner le web-documentaire « Paroles de Roumains » ?

M. R. : « Paroles de Roumains » repose sur un récit principal, qui mélange les histoires de neuf personnages à travers quatre chapitres thématiques. Il y a ensuite des bonus que l'on peut regarder avant, pendant ou après la lecture du récit principal. Ces bonus sont des petites pastilles vidéo ou des statistiques animées qui apportent des informations techniques. On peut découvrir les personnages en

M. R. : Nous nous sommes focalisés sur les expatriés roumains installés en France depuis plusieurs années. Il y a des Roumains connus et d'autres complètement inconnus. Il y aura la nageuse Roxana Maracineanu, le réalisateur Radu Mihaileanu, l'actrice et chanteuse Rona Hartner, un couple de médecins, une sociologue, une jeune femme en recherche d'emploi...

Regard : Où et quand sera diffusé le web-documentaire ?

M. R. : La diffusion est prévue pour le début de l'été. Ce sera sur le site web d'un grand journal d'informations. Tout cela est encore en discussion. Mais il est d'ores et déjà possible de suivre l'avancée du tournage sur la page Facebook du projet, où nous informons de la diffusion.

Propos recueillis à Paris par Stéphane Siohan
Photo : D. R.

Pour plus d'informations et pour contacter Marianne Rigaux et Jean-Baptiste Renaud : <http://www.facebook.com/parolesderoumains>

LA CHRONIQUE D'ISABELLE WESSELINGH

BUCAREST A CONTRE-COURANT DE L'URBANISME MODERNE

« Les priorités en centre-ville sont : 1. les piétons, 2. les vélos, 3. les transports en commun, 4. les voitures, 5. les parkings. »

« Nous partageons la philosophie suivante pour la ville : le piéton doit être empereur et le cycliste roi. »

« Le trafic routier de transit dans le centre-ville doit être autant que possible évité et découragé. »

Ces phrases ne sont pas issues du manifeste d'un mouvement écologiste utopiste ni d'un parti de « farceurs » (nom donné par le maire de Bucarest Sorin Oprescu aux membres d'ONG opposés au boulevard Uranus) mais du programme des autorités municipales du centre d'Amsterdam, une des capitales européennes les plus dynamiques économiquement et culturellement.

L'idée de décourager le trafic automobile du cœur des villes n'est pas unique mais constitue au contraire une tendance forte de l'urbanisme moderne. En France, Strasbourg, une ville qui attire de plus en plus de touristes, a « chassé » les voitures d'une large zone centrale en développant les transports en commun. Les zones piétonnières couvrent maintenant trois hectares pour le plus grand bonheur des habitants. Comme le souligne la mairie dans ses objectifs, la pratique de la marche, du vélo ou l'utilisation des transports en commun aident à préserver l'environnement et rendent la ville plus agréable pour touristes et habitants.

Mais cette tendance forte dans les villes d'Europe, aussi bien du nord que du sud, est ignorée à Bucarest. La municipalité a accéléré ces dernières semaines la construction d'un immense boulevard, Uranus, qui va traverser et détruire une partie d'un quartier historique dans le cœur de la cité. Cette artère qui paraît rétrograde aux habitants de capitales comme Amsterdam ou Paris, va, soutient la mairie, « désengorger le trafic » et constitue un « projet d'intérêt public ». Bucarest, contrairement à Amsterdam ou Strasbourg encourage donc le transit automobile en son centre. De nombreux spécialistes du développement urbain estiment que loin de « désengorger », les artères élargies servent au contraire « d'aspirateurs à voitures » et ne résolvent pas la congestion.

Le quartier de Piata Matache, avec un des plus vieux marchés de Bucarest, est menacé par ce projet. Ce marché, coloré et traditionnel, est à la fois une source d'approvisionnement à des prix modestes pour les habitants de la ville mais plaît également aux touristes de passage, comme j'ai pu l'entendre de Français qui s'étaient proménés dans ce quartier. Malgré la décrépitude des façades, ils avaient aussi apprécié la beauté des maisons alentours. Certains de ces édifices étaient monuments historiques. Un statut qui n'a pas empêché leur déclassement express voire leur destruction sans autorisation, déplorent les nombreuses ONG et institutions opposées au boulevard.

« C'est hallucinant, depuis 20 ans je n'ai pas vu des abus à une telle échelle », s'insurgeait Nicusor Dan, président de l'association Sauvez Bucarest, dans une interview à l'AFP, dénonçant l'absence de concertation avec les habitants, les démolitions « illégales », les relogements sommaires des habitants.

La mairie rétorque que « les bâtiments étaient dans un état pitoyable avec des rats gros comme des chats ». Dans d'autres villes, on rénove les bâtiments historiques quand ils se dégradent, on ne les détruit pas.



Décembre 2010, Bucarest, sur calea Buzesti, près de Piata Victoriei, l'hôtel Mama est en passe d'être démoli, construction du boulevard Uranus oblige...

Photo : Mediafax

Face à ce projet à contre-courant de l'urbanisme moderne, architectes, artistes, écrivains, sociologues, anthropologues et simples citoyens de Bucarest se sont mobilisés. Le réseau d'ONG « Plateforme pour Bucarest » (<http://urbanism-participativ.blogspot.com>) qui milite pour « un urbanisme intégré et durable » a multiplié les interventions, soulignant que la Roumanie devrait respecter la déclaration de Tolède qui engage les pays européens dans ce domaine. Un site suivant les dernières évolutions s'est aussi créé : <http://piatamatache.info>. Des « flashmobs » et protestations originales avec chevalets et appareils photo sont organisées en marge des actions en justice, réunissant des Bucarestois de tous horizons convaincus que chacun peut agir pour influencer l'avenir de sa ville. Dynamiques, créatifs, ils espèrent aussi recevoir un soutien d'autres Européens engagés dans la défense d'une ville durable, respirable, dotée d'espaces publics de rencontres et soucieuse de son patrimoine et de son histoire.

Isabelle Wesselingh est chef du bureau de l'Agence France-Presse à Bucarest.

MOVIDA À CLUJ

Arrière-cour de Casa Matei Corvin (La maison de Matthias Corvin), l'une des plus anciennes demeures de Cluj.

Comment raconter une ville sans tomber dans les clichés, et surtout sans que ces vingt pages que nous vous proposons sur Cluj soient comme un guide touristique ? Tel fut notre premier souci. Il fallait donc parler avant tout des gens de Cluj, de ceux qui « font » la ville. Trois de nos journalistes sont partis à leur rencontre, mais aussi à la découverte de lieux inattendus, d'atmosphères singulières, avec l'objectif de rendre une image vraie, souvent originale et diverse de la troisième ville du pays.

Il fallait aussi trouver un « angle », on ne pouvait pas tout couvrir. Cet « angle » qui nous a paru le plus représentatif du Cluj actuel est celui de la culture, d'autant que la « capitale transylvaine » a précisément l'ambition de devenir capitale européenne de la culture en 2020. L'étonnante vivacité des jeunes artistes est d'ailleurs ce qui nous a le plus marqué, notamment choyés et promus par des endroits très innovants tels la Fabrique de pinces, convertie en lieu de rencontres, de travail et d'échanges pour la jeune génération.

Art contemporain, théâtre, musique, cinéma, dans chacun de ces domaines nous avons essayé de trouver la ou les personnes clé, celles qui souvent portent l'image de Cluj au-delà des frontières. Et puis nous avons aussi pris le temps de nous balader, de « sentir » les rues et jardins.

Pour commencer, quelques petits rappels suivent sur l'identité de la ville, son histoire, ses grands hommes... Bienvenue à Cluj.

L.C.

Photo : Lucian Muntean

PREMIERS MOTS SUR CLUJ

Depuis des siècles, Cluj la transylvaine a brassé les populations et les influences, jusqu'à devenir cette ville dynamique au visage cosmopolite. Retour sur son histoire mouvementée et ses principales caractéristiques.

Connue sous le nom hongrois de Kolozsvár, allemand de Klausenburg, roumain de Cluj et dace de Napoca, la ville est située à 440 km de Bucarest, elle est aujourd'hui le chef-lieu du département de Cluj et capitale de la région nord-ouest de Roumanie. Au dernier recensement officiel, en 2002, la ville comptait 310.000 habitants, dont près de 80% de Roumains, 19% de Hongrois, le reste de la population se partageant entre Roms, Allemands et Juifs.

L'HISTOIRE

L'ENVOL HONGROIS

A Cluj, plus de 20 siècles d'histoire contemplent le visiteur. La capitale transylvaine existe en effet depuis l'Antiquité et fut tour à tour dace, romaine avant de devenir hongroise, puis austro-hongroise et enfin, roumaine. Des Celtes vinrent s'implanter dans cette région, où vivaient déjà des Daces, et la cité est alors connue sous le nom de Napoca. A partir de 895, les tribus magyares commencent à s'installer dans la région, durablement. Les premiers documents attestant de l'existence d'une ville médiévale à l'emplacement actuel de Cluj datent de 1167 et révèlent que cette cité de Castrum Clus est majoritairement peuplée de Hongrois. Au début du 15ème siècle, la ville se voit accorder le statut de ville royale libre par l'empereur Sigismund I du Saint-Empire romain-germanique. Elle prospère aussi fortement sous le règne de l'enfant du pays, Matthias Corvin Ier, roi de Hongrie de 1458 à 1490. A partir de 1526, Cluj passe sous domination ottomane, et continue à

étendre son rayonnement, culturellement d'abord, grâce à son école de médecine et son université. Elle ne commencera à jouer un rôle politique que plus tardivement. Cluj devient ainsi la capitale de la Transylvanie, re-



passée sous administration austro-hongroise, en 1790, et le restera jusqu'en 1848. La ville prend alors part à la révolution qui gronde contre les Habsbourg et est déchue de son titre. Mais modernisée, elle est désormais un véritable pôle économique, culturel, et, à partir de 1867, lorsqu'est reconstitué le royaume de Hongrie (au sein de l'Autriche-Hongrie), elle est la ville la plus importante du royaume, après Budapest.

LE VIRAGE ROUMAIN

En 1918, après la Première Guerre mondiale et le rattachement de la Transylvanie à la Roumanie, Cluj devient roumaine et attire un nombre croissant de Roumains, qui compose aujourd'hui la majorité de la population. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la ville, comme toute la province transylvaine, repasse sous administration hongroise et re-

prend d'ailleurs son nom hongrois de Kolozsvár jusqu'en 1944, avant d'être occupée par les soviétiques jusqu'en 1952. En 1974, Nicolae Ceausescu décide de rebaptiser la ville Cluj-Napoca pour marquer la longévité et la continuité de la nation roumaine, ce qui provoqua la colère de la minorité hongroise. A la chute du régime communiste en 1989, des tensions apparurent entre les communistes et la ville élit d'ailleurs à sa tête un maire nationaliste, Gheorghe Funar, pendant plus d'une décennie. Ce dernier multiplia les gestes pro-roumains et les provocations anti-hongroises, rebaptisant par exemple la statue de Matthias Corvin Ier « Statue du roi des Hongrois », ou organisant une marche de condoléances lors de la signature d'un traité international entre la Roumanie et la Hongrie. Mais en 2004, il est largement battu, n'atteignant même pas le deuxième tour, et c'est Emil Boc, l'actuel Premier ministre, qui lui succède. Boc cessera cette politique nationaliste et privilégiera un retour à la normale, à savoir un climat d'apaisement et de coexistence pacifique. Cette période est aussi celle du développement économique de la ville, avec la création de nombreux parcs industriels pour attirer les investisseurs. Réélu en 2008 avec 76% des voix, Emil Boc a laissé son siège à Sorin Apostu en février 2009 après sa nomination au poste de Premier ministre.

LES GRANDS HOMMES

Au fil des siècles, la ville a vu naître et passer entre ses murs de nombreuses personnalités. Parmi les grands hommes de Cluj, il en est qui se démarquent tout particulièrement : Matthias Corvin Ier, dit le Juste, l'un des plus

grands rois de la Hongrie médiévale, connu pour son humanisme et son génie militaire. Statue, maison natale... à Cluj, il est facile de marcher sur ses traces. Avram Iancu, figure révolutionnaire de 1848, qui étudia à Cluj et mena la révolte contre les Habsbourg en Transylvanie a lui aussi sa statue. Le philosophe et diplomate Lucian Blaga, qui fut professeur à Cluj et y passa la fin de sa vie, jusqu'à sa mort en 1961 ; Blaga est emblématique



du rayonnement culturel de Cluj. Autres intellectuels majeurs, le biologiste Victor Babes, Emil Racovita, le père de la biospéléologie ou encore le mathématicien hongrois János Bolyai. Deux hommes politiques importants ont aussi fait leurs études et leurs débuts à Cluj : Iuliu Maniu, leader du parti national paysan, père de l'Union de 1918 et opposant à Antonescu, Corneliu Coposu, secrétaire et successeur du premier à la tête du parti, qu'il refondera après 1989. Enfin, Cluj abrite une grande figure de la dissidence anti-communiste en la personne de Doina Cornea.

UN CENTRE UNIVERSITAIRE

Après Bucarest, Cluj est le deuxième pôle universitaire du pays. La capitale transylvaine abrite près de 80.000 étudiants, répartis dans les six grandes universités de la ville, sans compter les quelques milliers d'élèves des facultés privées. La foule estudiantine, qui équivaut à près d'un quart de la population totale de la ville, contribue largement au dynamisme de la cité. Cette tradition universitaire n'est pas nouvelle puisque la première université fut fondée dès la fin du 16ème siècle. Aujourd'hui, Babes-Bolyai est la plus

grande université de Roumanie avec 50.000 étudiants et s'est forgée une belle réputation pour ses cursus scientifique et informatique. Cluj est aussi ouverte à l'international et attire depuis longtemps les étudiants étrangers. Pendant le communisme, les étudiants des « pays frères » et des pays amis d'Afrique du nord ont été nombreux à défiler sur les bancs des facs transylvaines. Aujourd'hui, les Erasmus de toute l'Europe ont rejoint le cortège, et des cursus sont proposés en roumain, hongrois, allemand, mais aussi français et anglais. Cluj s'est notamment fait un nom en France, auprès des étudiants en médecine. Sa filière francophone à la fac de médecine est devenue un refuge pour les recalés français du concours d'entrée en deuxième année, qui viennent par dizaines poursuivre leur formation et s'offrir une deuxième chance en Transylvanie.

DOUBLE IDENTITE

Hongroise pendant des siècles, Cluj n'a pas perdu son identité hongroise en rejoignant le royaume de Roumanie. Ses rues, ses habitants, ses monuments, tout en elle porte la marque de cette double identité. Exemples parmi d'autres, l'université Babes-Bolyai, baptisée d'après le biologiste roumain Victor Babes et le mathématicien hongrois János Bolyai. Plusieurs églises, et notamment l'imposant édifice gothique de la cathédrale catholique Saint Michel, juchée en plein milieu de la Place Unirii en centre-ville, rappellent le passé austro-hongrois de la ville. En 1918, lorsque Cluj fut rattachée au royaume de Roumanie, les orthodoxes voulurent imposer eux aussi leur empreinte sur la ville et firent construire une imposante église orthodoxe : la cathédrale de la Dormition devait symboliser la prééminence de la religion orthodoxe sur les autres cultes. Ce biculturalisme s'exprime aussi dans la culture, avec l'existence d'un théâtre en langue hongroise, d'un opéra en hongrois, de journaux en hongrois, ou encore d'émissions en langue hongroise sur les postes de radios locales.

POLE ECONOMIQUE

Durement frappée par la crise, comme tout le pays, Cluj n'en reste pas moins un vrai pôle économique. Au niveau régional d'abord, la ville donne le pouls, grâce au dynamisme de son secteur industriel et tertiaire. Trois parcs industriels y sont implantés et accueillent des sociétés dont le domaine d'activité va de l'automobile à l'agro-alimentaire en passant par l'industrie pharmaceutique. Parmi les grandes entreprises installées à Cluj, se trouvent ainsi Napolact, Bombardier, ou Emerson. Depuis quelques années, la ville s'impose aussi dans le secteur des nouvelles technologies, comme l'a montré l'installation du géant Nokia dans le pôle d'activités de Jucu, situé juste à côté de la ville. Cluj est aussi le deuxième pôle financier de Roumanie, notamment grâce à la banque Transilvania, qui y a son siège. Enfin, le secteur touristique, qui commence à régler ses problèmes de capacité d'hébergement et bénéficie de l'ouverture de nouvelles lignes aériennes, a un vrai potentiel, sur le marché local et à l'international : Cluj attire mais est aussi une porte d'entrée en Transylvanie, une destination qui a de plus en plus la cote notamment auprès des touristes anglais ou allemands.

Marion Guyonvarch
Photos : Lucian Muntean



L'attraction pour Cluj s'explique surtout par l'offre culturelle et le dynamisme de la ville. Rencontre avec deux personnalités qui en sont les témoins : Calin Stegorean, directeur du Musée d'art, et Mihai Maniutiu, directeur artistique du Théâtre roumain.

VIVACITE CULTURELLE



Salle expo

l'année dernière, et puis le festival de théâtre Interférences organisé par les Hongrois. Pour une ville de 300.000 habitants, la densité

« Il n'y a pas de compétition entre les communautés mais une effervescence, c'est le « phénomène Cluj » »

artistique au mètre carré est équivalente à celle de Bucarest. Il y a par ailleurs le désir des institutions locales de faire de la ville

capitale européenne de la culture en 2020. Voilà pour les faits.

Direction le Musée d'art de Cluj, en plein centre ville. Le monument est imposant et ressemble à s'y méprendre à un monastère bénédictin, murs épais, voûte et cour intérieure, austérité ambiante et dédale labyrinthique. Calin Stegorean est le maître du lieu. « Cluj est une zone multiculturelle très forte, notamment grâce à la présence des Hongrois ; cela crée une excellence dans tous les domaines artistiques, il n'y a pas de compétition entre les communautés mais plutôt une effervescence, c'est le « phénomène Cluj ». Pendant le régime communiste, la ville a été isolée de l'étranger, il n'y avait aucune influence

des pays voisins, c'était la même chose dans les villes du nord. Du coup la ville a développé une identité propre. »

Théâtre et art contemporain sont les deux disciplines qui ont fait la réputation de Cluj. La fameuse école de mise en scène roumaine reçoit ses maîtres sur les deux plateaux de la ville (les théâtres roumain et hongrois), et l'école de peinture de Cluj, avec

silence. Ces jeunes artistes sont apparus dans toutes les revues d'art, par contre ils n'étaient pas connus à Cluj, c'est pourquoi je leur ai ouvert les portes du musée en organisant des expositions temporaires d'art contemporain. »

Place Avram Iancu, Théâtre roumain et Cathédrale orthodoxe se font face. Dans le bureau du directeur artistique du théâtre, Mihai Maniutiu, l'ambiance est au désordre



Mihai Maniutiu

son « néoréalisme », est devenue célèbre depuis que des collectionneurs américains parmi les plus influents ont commencé à investir. Calin Stegorean explique que la ville repose sur une base saine, avec ses universités et ses institutions culturelles qui jouent très bien leur rôle de formateur et de diffuseur d'idées. Par ailleurs, il soutient que « le dynamisme de Cluj, c'est à la fois un phénomène économique et politique fort ; il y a eu l'équipe Nastase, celle du Premier ministre Emil Boc, et l'implantation de grandes compagnies, Nokia et Mercedes notamment, qui ont mis la ville sur de très bons rails ».

Mais c'est sans doute la force de la jeunesse de Cluj qui a consolidé la ville en tant que cité d'arts, l'éclosion d'une génération âgée de 25 à 35 ans arrivée à maturité en même temps, avec un discours direct fort. « C'est la première génération qui a pu voyager et partir avec des bourses à l'étranger, ils sont mobiles et très connectés avec les artistes étrangers, affirme Calin Stegorean. Avant les artistes n'avaient pas accès au message direct ; eux ont profité du vide laissé par tant d'années de

organisé, les affiches de spectacle tapissent les murs, les téléphones sonnent, les ciga-

« Si vous avez le oui d'un Transylvain, vous pouvez compter dessus, ce oui a un support réel »

rettes s'allument non stop. Ce soir il y a une première, et le théâtre prépare déjà ses festivals pour l'automne.

Comme un chat à la voix de velours, Mihai Maniutiu charme son interlocuteur dans un français très 19ème, et donne sa définition du fameux esprit transylvain. « Les gens de culture sont ici plus ouverts et calmes qu'à Bucarest, et on ne fait pas de grandes créations sans calme. Et puis la plupart des gens ici sont très corrects, s'ils disent une chose ils vont la faire, si vous avez le oui d'un Transylvain, vous pouvez compter

dessus, ce oui a un support réel. » Au tour de Maniutiu d'évoquer aussi l'excellence et les avantages du multiculturalisme... « Le théâtre hongrois de Cluj est l'un des meilleurs de Roumanie et c'est un promoteur de l'école de mise en scène roumaine. C'est tout à fait différent de ce qui se passe dans les théâtres hongrois à Budapest. Je vais organiser un nouveau festival à l'automne, « Les rencontres de Cluj », qui ambitionne d'avoir un public de programma-

teurs étrangers. On va montrer notre tradition théâtrale de Transylvanie dans l'idée de produire des spectacles pour les festivals futurs. En termes de style et d'esthétique, la ville se caractérise par une tendance plus sombre et morale, mais ce qui compte ici c'est la diversité, c'est une ville qui dit aux artistes de venir et d'essayer de nouvelles choses. »

A noter que tant Maniutiu que Stegorean soulignent les bienfaits de l'ouverture de Fabrica de Pensule (voir article page 30) en banlieue de la ville. Le lieu en marge des institutions d'Etat

a apporté un supplément d'âme, et même s'il n'a pas encore trouvé son Andy Warhol, la jeune scène artistique se rêve dans une bohème et un avant-gardisme très new yorkais. Les deux directeurs confient qu'ils ont un œil sur la programmation des « petits jeunes », car ce laboratoire de la « Fabrica » devrait voir émerger les artistes de demain qu'ils accueilleront. Sans oublier un autre symbole de la ville, Casa Tranzit, un endroit d'échanges entre Roumains et Hongrois, avec une programmation de cinéma, danse et théâtre. Le lieu, situé dans une ancienne synagogue au bord de la rivière Somes accueille aussi l'association du même nom qui produit des films sur la communauté rom, un fait suffisamment rare pour le souligner. Place à Mihai Maniutiu pour conclure... « Cluj est à la fois village et grande ville, elle permet aux artistes d'être isolés comme sur une île, quand je sors je suis dans le spectacle de la ville que j'aime. »

Julien Trambouze
Photos : Roxana Pop

La force du THEATRE MAGYAR

A mi-chemin entre deux cultures, le théâtre magyar de Cluj a réussi à se construire une renommée internationale. Grâce à beaucoup de travail, d'ouverture et d'humilité.

LES CHEVEUX MI-LONGS, HABILÉ

d'un jogging bleu foncé et d'un sweatshirt noir, Robert Raponja gesticule avec énergie au milieu de la pièce, débitant avec vivacité des paroles en italien. Une jeune fille, le regard bas et concentrée, se tient à côté de lui et s'applique à tout traduire en hongrois. Une vingtaine d'acteurs, assis de part et d'autre de la salle de spectacle, l'écoutent religieusement. Un dimanche comme les autres au théâtre magyar de Cluj. Robert Raponja est venu directement de Croatie pour mettre en scène l'une des pièces les plus importantes de l'histoire littéraire de son pays. La première de Dundo Maroje se joue dans trois jours et les derniers détails de mise en scène sont discutés dans une ambiance cosmopolite. « Nous voyons passer de nombreux metteurs en scène étrangers, nous nous sommes habitués. Le fait de travailler avec des régisseurs consacrés du monde entier nous apporte de l'air frais et de ne pas nous renfermer sur nous-mêmes », dit Zsolt Bogdan, la quarantaine, comédien.

Au total, la troupe du théâtre magyar de Cluj compte trente-quatre acteurs, tous Roumains d'origine hongroise. Leur situation de minorité culturelle, loin d'être un handicap, est devenue leur principale force. « Nous avons la chance d'être au milieu de deux cultures théâtrales : celle de Roumanie et celle de Hongrie. Nous prenons un peu des deux et nous cuisinons notre propre recette. Chaque metteur en scène qui vient travailler chez nous ajoute son grain de sel », explique Imola Kezdi, qui sort tout juste des répétitions. Ce multiculturalisme est sans aucun doute le grand avantage de la troupe ma-gyare de Cluj qui, au fil des années, a acquis une notoriété internationale. Son passage au festival Off d'Avignon en 2009 avec la pièce *Naître à jamais* d'András Visky, mise en scène par Gábor Tompa, le directeur du théâtre, a attiré les meilleures critiques.

ADULES A BUCAREST, IGNORES A BUDAPEST

« Ici, la scène est comme une religion. C'est une priorité absolue pour les acteurs. J'ai rarement



travaillé avec une troupe aussi sérieuse et dévouée à son jeu. Moi, je suis une orthodoxe de Constanta, mais c'est dans ce théâtre que je me sens le mieux », insiste la scénographe Carmencita Brojboiu. Sa carrière bien remplie pourrait se concrétiser en avril prochain par un Masque d'or, la récompense du célèbre festival russe de théâtre pour laquelle elle a été nommée avec la pièce *Oncle Vania*, d'Anton Tchekhov, mise en scène par Andrei Serban. Confirmée par plusieurs récompenses internationales, la troupe de Cluj reste toutefois la « petite sœur » de Transylvanie pour les Hongrois. « Lors d'une

représentation d'Oncle Vania à Budapest, on ne nous a pas applaudis à la fin du spectacle. Être plus méchant que ça, ce n'est pas possible », place András Hatházi, un autre comédien. « Lorsque nous allons jouer à Bucarest, on nous

applaudit avec ferveur à la fin des spectacles », renvoie Imola Kezdi. « On attend d'une mi-

Le passage de la troupe au festival Off d'Avignon en 2009 a attiré les meilleures critiques

norité qu'elle soit plus conservatrice que le pays dont elle tire ses origines. Mais pour nous, c'est tout le contraire. Nous sommes avant-gardistes et cosmopolites », ajoute András Visky.

COMPLEMENTARITE AVEC LE THEATRE ROUMAIN

Depuis deux ans, le théâtre magyar de Cluj dispose d'une deuxième salle. Plus petite, elle a été construite à la place de l'ancien dépôt des décors. Mélange de métal et de verre, le bâtiment aux allures modernes donne sur les bords de Somesul Mic, la rivière qui traverse la ville. Un investissement nécessaire pour développer l'activité du théâtre qui,

comme tous les théâtres hongrois du pays, doit partager sa scène principale avec l'opéra magyar. Depuis l'ouverture de cette salle, le nombre de spectacles a doublé : vingt-quatre représentations par mois. « C'est comme à l'usine, mais ce rythme nous oblige à beaucoup travailler et les résultats sont là », soutient Imola Kezdi.

Cluj est la seule ville du pays à disposer de deux théâtres nationaux : l'un en langue magyare et l'autre en langue roumaine. Loin de créer une concurrence, les deux institu-

tions, qui totalisent près de 2000 places, se complètent et trouvent leur public. Pour Elena Ivanca, comédienne roumaine, « nous n'essayons pas de nous comparer, car il n'y a rien à comparer. Il n'est pas question de suprématie de l'un sur l'autre théâtre, mais de complémentarité ».

Jonas Mercier
Photo : Nicu Cherciu

« JE SUIS UN PRISONNIER PROFESSIONNEL »

Le renouveau du théâtre hongrois de Cluj après la chute du communisme doit beaucoup à András Visky. Directeur artistique adjoint de l'institution et dramaturge, il est aux côtés de Gábor Tompa, le directeur, depuis janvier 1990.



A LA MANIERE DES

habitants de Transylvanie, András Visky parle lentement. Avec une voix douce et rassurante, il pèse chacun de ses mots. « Mes premiers souvenirs sont ceux de la vie au goulag », débute-t-il.

Son père, Ferenc Visky, grand intellectuel et ministre hongrois réformiste, était opposé au régime. Dès 1948, on l'espionne. András récupérera le dossier de son père – 6000 pages – à la chute du régime. En 1958, Ferenc Visky est condamné à 22 ans de prison. András, qui n'a alors que deux ans, et sa mère sont déportés dans un village de prisonniers politiques du Baragan, la grande plaine du sud-est de la Roumanie. « J'y ai vécu jusqu'à huit ans. Dans les pièces que j'écris, je me pose toujours cette question : en étant né prisonnier, puis-je me sentir libre ? »

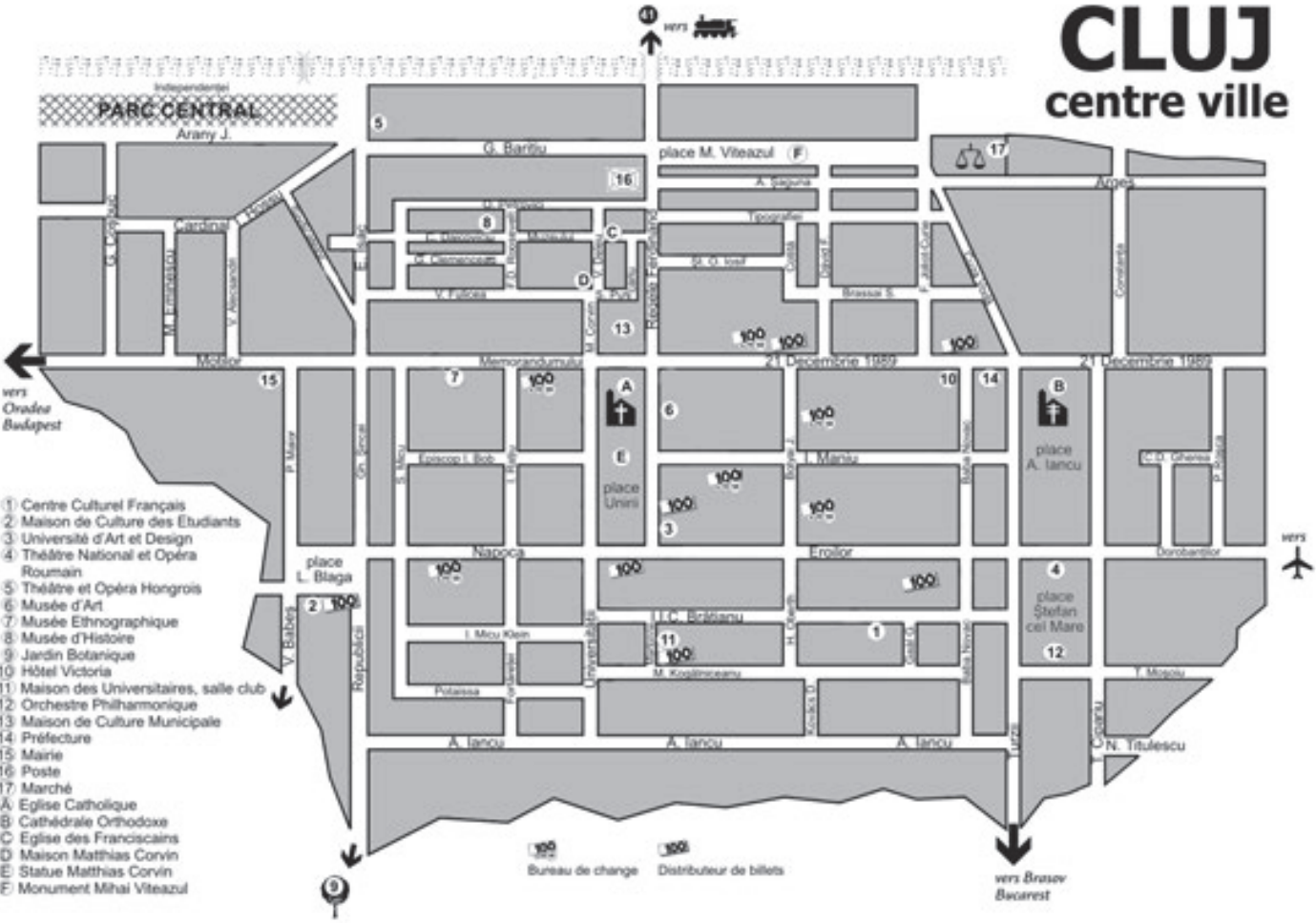
pris mes livres et mes correspondances, ma femme a perdu un enfant. Ce fut une période très difficile. » Sa vie changera à la chute du communisme. Son ami, Gábor Tompa, directeur du théâtre magyar de Cluj, l'invite à travailler à ses côtés. Leur objectif est alors de remettre sur pied un théâtre dont les plus grands acteurs viennent de fuir à l'étranger. « On m'a proposé de m'engager en politique, mais pour moi, c'était plus important d'écrire et de travailler avec Gábor. Ce théâtre, c'est nous qui l'avons construit. Il est notre famille. »

Dans les années 2000, András Visky écrit sa première pièce, « une commande d'un théâtre roumain ». Il prend goût à l'exercice... « Je fais une dramaturgie poétique. » Ses pièces connaissent rapidement le succès. L'une d'elles, *Naître à jamais*, mise en scène par Gábor Tompa, est d'ailleurs reconnue par les critiques européens lors

« C'est à Cluj que je me sens le mieux. L'atmosphère multiculturelle de cette ville nourrit mes écrits »

du festival de théâtre d'Avignon, en 2009. Aujourd'hui, András Visky est souvent en déplacement aux Etats-Unis, où il enseigne la dramaturgie et tient des ateliers de théâtre. Il a aussi été courtisé pour aller travailler en Hongrie, mais a toujours refusé les offres qui lui ont été faites. « C'est à Cluj que je me sens le mieux. L'atmosphère multiculturelle de cette ville nourrit mes écrits. Et puis ici je me sens en Europe, je ne me sens pas enfermé. Et ça, c'est important pour le prisonnier professionnel que je suis. »

Jonas Mercier
Photo : Nicu Cherciu



Le centre de Cluj se parcourt à pied, et les principaux monuments se trouvent à portée de marche autour d'un axe central qui relie deux édifices emblématiques de cette ville biculturelle : la cathédrale catholique (A) et la cathédrale orthodoxe (B). Entre les deux, l'avenue Eroilor à demi piétonne. Pas plus grand qu'un arrondissement parisien, le centre de Cluj se trouve au creux de deux collines qui se font face, et longe la rivière Somes. Plusieurs époques subsistent dans l'hyper centre, baroque comme les façades de la rue Ioan Maniu qui part de la place Unirii (E) et qui forme un miroir parfait des deux côtés de la rue, style médiéval dans les rues pavées près de la rue Napoca, et style gothique avec la plus vieille maison de la ville, celle du roi Matthias Corvin (D) qui accueille aujourd'hui l'université d'art. De nombreuses villas fin-de-siècle parsèment les quartiers résidentiels. Le cubisme fit son entrée dans l'architecture de Cluj dans les années trente. Les ouvrages les plus beaux construits dans ce style sont Colegiul Academic de la rue Kogalniceanu (11), et le bâtiment du Club de l'Armée qui abrite aussi le cinéma Victoria, à l'angle de la place Stefan cel Mare, en face du Théâtre roumain (4) dont la façade a été inscrite au patrimoine de l'UNESCO.

J.T.

Plan : Centre culturel français de Cluj.

LIBRES POUR CREER

Ciprian Muresan et Mircea Suci, la trentaine, sont deux artistes parmi les plus populaires et représentatifs de Cluj. Ils connaissent le succès et la reconnaissance internationale, en partie grâce à la capitale transylvaine.



Ciprian Muresan

CLUJ S'EST DOTE DEPUIS

plusieurs années d'espaces pour exprimer la culture, les galeries les plus pointues et les plus en vogue s'y sont installées il y a une dizaine d'années, et c'est dans l'ombre de la capitale Bucarest que la scène artistique a fait ses armes, patiemment, sans forcément d'éclat, mais avec une précision et un engagement constant. « Ici les artistes se concentrent uniquement sur leur art car d'une certaine manière il n'y a rien d'autre à faire », explique Ciprian Muresan, qui travaille dans Fabrica de Pensule, ancienne usine devenue pépinière d'artistes, tout prêt de la galerie qui le représente, la fameuse Plan B. « A Bucarest beaucoup de mes congénères ont commencé

à travailler dans la pub, le design, ils ont gagné leur vie, parfois très bien, mais se sont malgré eux éloignés de l'art. Nous à Cluj on s'est préservé de la mode, c'est pour ça qu'on est si nombreux aujourd'hui à être des artistes. »

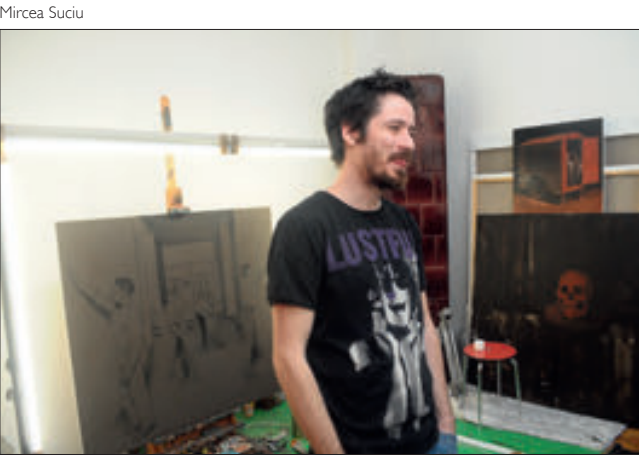
Plusieurs phénomènes se conjuguent dans la capitale transylvaine pour expliquer cette dominance sur l'art contemporain

national. Nerf de la guerre, la présence de mécènes amateurs d'arts a d'abord permis à une jeune génération encore novice de vendre et de faire circuler leur travail en Europe. Dans un deuxième temps, l'un des magazines les plus avant-

gardistes, Idea, devenu par ailleurs maison d'édition, a servi et sert toujours de tremplin et source d'informations pour les jeunes artistes. Et surtout, des galeries comme Plan B n'ont pas hésité à ouvrir une antenne à Berlin ou à se déplacer dans des foires comme l'Armory show de New York pour représenter ses artistes.

LE CHOIX DE CLUJ

De nombreux artistes originaires de Transylvanie qui avaient déménagé à Bucarest sont



Mircea Suci

aujourd'hui de retour, c'est d'ailleurs le cas de Mircea. La ville et son dynamisme attirent, et on vient surtout chercher de meilleures conditions de travail et le calme. En ce sens le rôle de Fabrica de Pensule est évident car elle permet aux artistes de s'engager sur le long terme. Ils louent leur espace et à partir de là ils sont tranquilles pour produire et montrer.

Ciprian Muresan, sourire aux lèvres, raconte la relation que ses amis artistes entretiennent avec la capitale roumaine : « *La plupart des*

gens ici ont fait leur doctorat à Budapest, pour nous Bucarest n'a jamais été une évidence, on y allait juste pour chercher de l'argent pour nos catalogues. »

Mircea de son côté ne supportait plus le chaos de la ville. Sur Cluj, il confie : « *La ville est juste ce qu'il faut ennuyeuse, il faut pouvoir en partir de temps en temps sinon on se sent comme dans un trou perdu. Pour moi l'équilibre est parfait. Et puis j'ai pu trouver un appartement immense et lumineux pour un prix incomparable avec Bucarest.* » Dans son

appartement atelier, Mircea Suciu dévoile ses dernières œuvres. Même s'il est né avec un pinceau à la main, il avoue travailler plus de dix heures par jour : « *Pour moi un artiste ce n'est pas un être génial c'est avant tout un travailleur, et je revendique mon labeur.* » Ses dessins et tableaux ultra réalistes mettant en scène des images historiques seront exposés d'abord à Cluj, puis après traverseront l'Atlantique.

Julien Trambouze
Photos : Roxana Pop

CLUJ L'AVANT-GARDISTE

LA BATISSE EN BRIQUE SUR QUATRE étages est un ovni à juste titre, car il y a encore à peine quelques années le concept de réhabilitation d'une friche industrielle en lieu d'art n'était pas dans les mentalités, et le fait de partager un espace de création dans un esprit de fédération sonnait encore très communiste.

La première impression du lieu est d'être dans un chantier permanent dans le bon sens du terme, d'un côté on construit des cloisons pour accueillir de nouveaux ateliers, de l'autre on peint, coud, répète, signe des contrats avec l'administration pour organiser des futurs ateliers d'improvisation théâtrale. Une fourmilière, la moyenne d'âge ne dépasse pas trente ans. On se croise dans les couloirs, chacun se rendant visite ou se donnant un coup de main, et les servus, le salut hongrois, claquent dans l'air



avec jovialité. Les artistes trouvent ici des locaux pour répéter, des ateliers à bas prix et comme on est toujours mieux servi que par soi-même, la fabrique héberge quatre galeries de réputation internationale, Laika, Plan B, Sabot et Zmart.

Comment expliquer cette première rou-

maine et le succès du lieu après seulement deux ans d'existence ? Corina Bucea met sur la voix : « *C'est logique que ce soit à Cluj et pas ailleurs, le désir est venu d'un besoin réel des associations et non de la ville, ça vient de la base, ce désir de se rassembler, et de trouver une identité. Par rapport à Bucarest, ce qui fait la différence, c'est qu'ici il y a une communauté, les gens aiment travailler ensemble, et au-delà des intérêts personnels, on a des objectifs communs. La fabrique, c'est un projet en soi.* » Fabrica de Pensule est sur toutes les lèvres en ville, on en est fier, le public s'est véritablement accaparé les lieux dont la programmation éclectique et originale est un bol d'air.

« MOVIDA » TRANSYLVAINIE

Mais l'aventure Fabrica de Pensule, c'est aussi un quotidien où il faut gérer les rouages et les susceptibilités de chacun, « *l'égo de l'artiste* ». Corina Bucea confie qu'elle est en train de préparer le règlement intérieur, un signe.

Le lieu a aussi sa bonne étoile, le propriétaire, qui a décidé de louer l'espace aux artistes à un prix modique. Pour Corina, c'est une forme de mécénat. Il a par ailleurs fait changer toutes les fenêtres de la fabrique et vient d'investir dans le réaménagement d'un étage pour accueillir de nouveaux ateliers.

Le succès des artistes de Cluj, en particulier dans l'art contemporain avec la génération de la galerie Plan B, a donné du courage et crée un appel d'air, une sorte de « movida » transylvaine. Les jours de vernissage, en plus

C'est un lieu unique et presque insolite en Roumanie, une ancienne usine de pinceaux devenue le centre et le poul de la jeune scène artistique de Cluj : Fabrica de Pensule (la fabrique de pinceaux). Visite guidée avec sa responsable, Corina Bucea.

du public habituel, on trouve des galeristes, des critiques, des journalistes de renom venus de l'étranger chercher un peu de fraîcheur. La visite continue et les échanges fusent dans l'atelier de Marius qui voisine celui de Smaranda. Lui peint des formats géants dans un style très réaliste. Elle est styliste. Pour eux l'ouverture du lieu les a enracinés à Cluj ; de leur étage lumineux, ils ont vue sur

« Ce qui fait la différence, c'est qu'ici il y a une communauté, les gens aiment travailler ensemble »

toute la ville : « *On est comme à Montmartre (rires...).* »

L'avenir, c'est d'améliorer le confort de la fabrique et d'ouvrir le lieu à encore plus de monde en proposant des activités pour les gens du quartier : « *Pour la bourgeoisie d'ici, on est exotique, explique Corina, il ne fait pas très chaud, nos salles de spectacles ne sont pas très bien isolées, il faut faire un effort pour venir à la périphérie de la ville. Mais c'est le seul prix à payer pour venir chez nous.* »

Julien Trambouze
Photo : Roxana Pop

MIKI BRANISTE, L'ART DE CROISER LES ARTS

A 31 ans, Miki Braniste organise un des festivals les plus innovants de Roumanie, Temps d'images, à Cluj.

PAR UN MATIN GLACIAL MAIS ensoleillé, Miki Braniste donne rendez-vous au café l'Atelier mécanique à Bucarest.

Comme si ce lieu peuplé de vieilles machines et de chaises d'usine revisitées la ramenait dans son univers de la Fabrique de pinceaux de Cluj, un centre culturel bouillonnant de créativité où elle a établi les quartiers de Colectiv A.

Cette association de trois personnes, Miki Braniste, Laura Panait et Cora Seviianu, réussit depuis trois ans à organiser un festival mêlant danse contemporaine, théâtre, créations vidéo et picturales. Des compagnies de toute l'Europe s'y donnent rendez-vous en octobre, à Cluj, aux côtés d'artistes roumains.

« Un de mes buts personnels est de mettre ensemble des artistes qui ne se fréquentaient



pas avant. C'est plus enrichissant pour tout le monde. Aujourd'hui, l'image est partout, nous devons l'intégrer dans notre vie mais de manière intelligente, pas se laisser envahir », soutient-elle. A à peine 31 ans, Miki Braniste a réussi à inscrire la Roumanie dans un circuit de festivals européens soutenu par la télévision franco-allemande Arte et la Ferme

du Buisson, une scène nationale phare pour la création contemporaine en France. La prestigieuse revue britannique d'art contemporain Frieze a même chanté les louanges du festival.

« Nous sommes tous admiratifs de ce que Miki arrive à faire avec si peu de moyens », remarque Frédérique Champ, coordinatrice des festivals Temps d'images en Europe. « Pour la Commission européenne, comme pour le réseau, c'est très important qu'un tel festival ait pu se développer en Roumanie et y trouver son public. Peut-être plus encore qu'ailleurs, Miki a dû se battre pour faire exister Temps d'images. La culture est au plus mal aujourd'hui, et cela partout en Europe. Mais il y a des pays où c'est encore plus difficile qu'ailleurs. Et j'ai le sentiment que la Roumanie est l'un de ces pays », ajoute-t-elle.

Malgré cette reconnaissance internationale, Miki mène chaque année une bataille pour obtenir des financements. Car l'aide de l'Europe ne couvre qu'une partie du budget modeste de 82.000 euros. Souvent, les autorités roumaines ne semblent pas se rendre compte qu'un tel festival change l'image internationale d'un pays que l'on résume trop souvent à la corruption et la pauvreté. La mairie de Cluj n'a donné que 900 euros en 2010 bien que Temps d'images apporte impôts et spectateurs et puisse devenir un argument important pour que la ville obtienne le statut de capitale culturelle européenne en 2020. L'année dernière, Miki a même dû réunir elle-même en urgence 10.000 euros, en mobilisant des amis, pour que le festival puisse avoir lieu car des fonds du ministère de la Culture ont été versés avec retard.

Mais Miki continue, réfléchit à comment pallier la fin des fonds européens et parcourt l'Europe pour découvrir de nouveaux artistes et croisements artistiques. « Je ne

veux pas juste me plaindre. Si je ne suis pas contente de ce que je vois autour de moi et que je ne fais rien, ça sera toujours pareil. On peut changer petit à petit les mentalités, former les goûts artistiques pour avancer vers une société plus ouverte », dit cette diplômée de philosophie. Déjà à Alba Iulia, sa ville natale, Miki et quelques lycéens avaient tendu des fils ornés

« Nous sommes tous admiratifs de ce que Miki arrive à faire avec si peu de moyens »

de dessins pour protester contre le passage des camions et tracteurs qui abimaient la citadelle. Quelques jours plus tard, la mairie disposait des bornes pour interdire l'accès aux véhicules. Des années plus tard, à Lyon, Miki, étudiante en management culturel lasse d'entendre les stéréotypes négatifs sur les Roumains montait une saison culturelle « Voir, entendre la Roumanie ». Impressionné par son dynamisme, le principal annonceur de France, JC Decaux offrait des panneaux de publicité dans le centre de Lyon.

« Mon parcours doit beaucoup à la France », dit Miki, rappelant qu'elle a découvert là-bas la notion de management culturel. Mais aussi un enseignement qui stimule la pensée. On se dit qu'elle aurait aussi pu faire sienne une citation de l'auteur colombien Hector Abad : « En tant que cellules de ce grand corps universel humain, nous sommes conscients que chacun d'entre nous peut faire quelque chose pour améliorer le monde où nous vivons. »

Isabelle Wesselingh
Photo : D. R.

EN BALLADE A CLUJ



Originaire d'une petite ville de Transylvanie, Horia Badescu s'installe à Cluj pour étudier en 1965. Après un diplôme de lettres, il devient le directeur de la radio/télévision de la ville, puis directeur du Centre culturel roumain de Paris. Mais Badescu est avant tout un poète, une personnalité hors du commun avec qui une promenade dans Cluj prend d'autres dimensions.



Horia Badescu

Après une nuit dionysiaque, la ballade commence à l'aube au sommet de Feleac, la montagne de Cluj. La ville annonce fièrement dans ses couleurs bleu et ocre l'étendue de son charme. Feleac est une porte d'entrée sur Cluj, le sommet de sa colonne vertébrale. Sur ses flancs on retrouve le jardin

Chacun a laissé sur la ville son empreinte sans effacer celle de l'autre

botanique avec la plus grande collection de plantes d'Europe centrale, et une serre qui abrite des palmiers immenses sur le point de

crever le plafond. Horia Badescu se souvient de sa vie estudiantine dans les années 1960. « Je révisais sur les pelouses du jardin, on était au calme pour lire les philosophes et pour rencontrer les filles, quelle chance d'avoir au cœur d'une ville un joyau comme celui-ci. »

Au pied de la montagne, la partie archéologique de la ville se découvre. « C'est une ville ouverte sur le ciel avec sa lumière de miel, comme à Florence, il y règne depuis toujours un je ne sais quoi de l'esprit d'Europe centrale, on a toujours été influencé par le côté sombre des philosophes allemands, Goethe en premier », rappelle Horia. Dans le centre, les pas accrochent les ruelles médiévales et ses pavés, l'impression est qu'un carrosse peut à tout moment surgir. A l'angle de la petite ruelle Potaissa et de l'ancien foyer des étudiants, se trouve le bastion des tailleurs de pierres qui abrite aujourd'hui le Musée d'histoire de la ville, l'un des seuls éléments

du décor « clujain » qui rappelle les contours de la citadelle des Saxons. Le centre de la ville est en général bien restauré, sans termopane tapageurs, ni couleurs revanchardes. Les restaurants et boutiques jouent la carte de l'authentique et de la simplicité, et on se délectera d'un café viennois dans une arrière-cour ombragée.



Après le jardin botanique, le deuxième poumon de la ville est le parc qui longe la rivière Somes. Ses marronniers centenaires alignés au garde-à-vous donnent une impression de cathédrale végétale. On retrouve dans le

parc des éléments d'inspiration pour Horia Badescu, la lumière à travers les saisons, le romantisme suranné de l'ancien casino qui deviendra peut-être un jour le siège du Philharmonique, la fontaine aux angelots, le kiosque à musique où l'on pourrait presque entendre des airs de Liszt, le compositeur



hongrois. Justement, l'épicentre de la culture hongroise se trouve de l'autre côté de la rue, avec l'opéra/théâtre magyar; et il n'est pas rare, à quelques jours d'une première, d'assister à des répétitions en plein air; les allées du parc faisant office de scène.

Après les allées ombragées du parc, les tramways klaxonnent en s'éloignant, et le pont Garibaldi offre un point de vue surprenant sur le débit puissant de la rivière Somes. En amont, l'hiver a été rude, le courant trimballe un amas informe de branches d'arbres et de feuillages, le regard se tourne sur les montagnes encore enneigées au loin. Avant de gravir une nouvelle colline pour rejoindre le belvédère, une halte s'impose à Albinita (la petite abeille). Ici pas de miel, mais un bar en préfabriqué qui accueille jour et nuit les habitués et la jeunesse fêtarde de la ville. Les gens se sont amourachés de cet endroit qui n'a de charmant que sa promiscuité, son décor disparate et l'esprit vif de sa patronne. Tout le monde trinque sans distinction d'âge ou de classe. La montée est raide mais salvatrice. Horia Badescu, haletant : « La beauté des lieux méritent bien quelques essoufflements, non ? ». Le sommet se dessine et à côté de l'hôtel Belvedere, de pure tradition socialiste, se trouve la forteresse de Cluj qui fut un temps un dépôt d'armes autrichien. L'histoire de nouveau interpelle, le multiculturalisme est une richesse locale, hongroise, autrichienne, communiste, chacun a laissé sur la ville son empreinte sans effacer celle de l'autre ; baroque, néo-Renaissance et béton cohabitent comme les communautés sans heurts et avec intelligence.

La redescende sur la ville se fait par les petites rues sinueuses du quartier de Gruia en direction de la gare. Le club du CFR Cluj est l'emblème de ce quartier et de la ville. Le stade ne désemplit pas depuis que le club a gravi les échelons du football européen, un rêve de gosse pour le supporter grenat et blanc. Le club traditionnel soutenu par la communauté hongroise a vu son public changer au cours de la dernière décennie, avec de plus en plus de Roumains dans les travées du stade. Les bons résultats du club sont les principales raisons de cette affluence, le CFR Cluj et son public, un mariage que pour le meilleur ?

Horia Badescu est lui supporter de l'autre club de la ville, celui de l'Université, « Sepcile rosii » (Les casquettes rouges), un club d'élite, où l'on retrouve dans ses rangs les futurs médecins et avocats. Dans quelques mois, le club de deuxième division va déménager dans le nouveau « stadium » construit en plein centre ville. La construction a fait scandale pour une partie de la population qui voit son centre défiguré par une cuvette de toilette géante. Sur place les architectes n'ont pas pensé à construire des parkings, la pagaille



les soirs de match va s'institutionnaliser. Tout n'est donc pas parfait à Cluj.

Le quotidien du Cluj d'hier et d'aujourd'hui est une grammaire ponctuée par ces lieux mythiques. Une période d'or marque la jeunesse d'Horia Badescu, à l'époque de ses études de lettres entre 1965 et 1970



(période où le régime est plus souple), la ville se transforme en université populaire, et les cours se prolongent dans tous les bars de la ville après ceux de la fac. L'analogie avec le Paris de Sartre et de Beauvoir au café de Flore ou les Caves Saint Germain avec Vian est évidente. En Transylvanie, les lieux sont les mêmes, mais la bohème ne jure que par les philosophes allemands, toujours Goethe en tête. La cave dans *Faust* traduit en roumain par Lucian Blaga, né à Cluj, a été reproduite ici, c'est la cave du Mongol, un lieu interdit sauf aux artistes. Dans cette ambiance enfumée est né l'un des plus importants mouvements littéraires roumains,



« Equinoxe ». Pour chercher les écrivains le meilleur endroit était l'« Arizona », un sobriquet en forme de provocation pour

« Cluj a toujours eu cette liberté de penser, de parler, de dialoguer, en dépit des contraintes imposées par le régime communiste »

l'époque. De l'autre côté de la rue, l'hôtel Continental était le refuge des peintres et des sculpteurs de l'école transylvaine.

Horia Badescu a été l'un des instigateurs de cette effervescence... « Cluj a toujours eu cette liberté de penser, de parler, de dialoguer, en dépit des contraintes imposées par les communistes, la ville bouillonnait avec ces petits flots de culture. Quand le régime

est devenu totalitaire, les lieux ont fermé, les gens ont été arrêtés ou intimidés.» En 2011, beaucoup de ces endroits mythiques ont fermé ou ont perdu leur vocation. Mais c'est mal connaître Cluj que de penser qu'un esprit allait disparaître en une génération. Aujourd'hui les artistes se regroupent à Fabrica de Pensule (voir page 30), le débat d'idée se retrouve dans les colonnes de la revue *Idea*, et les universités ne désespèrent pas d'une jeunesse avide de connaissance.



Flâner entre la place de l'Union et sa cathédrale catholique et la place Avram

lancu et sa cathédrale orthodoxe, voici une manière bien locale de ne pas mélanger les serviettes. Entre ces deux places, une avenue piétonne, un luxe en Roumanie. Et en son milieu, la *varzarie*, littéralement l'endroit



où l'on mange le fameux plat transylvain, le chou à la Cluj (*varza* à la Cluj). On y déguste des plats solides pour des prix qui datent de l'avant Ceausescu. Profs de fac, étudiants, artistes sans le sou se retrouvent ici. La bohème réapparaît le temps d'une *ciorba*, les visages deviennent concernés, au coin d'une nappe peut-être le prochain Badescu.

Julien Trambouze

Photos : Roxana Pop et Lucian Muntean





agende • calendare • cărți • albume • pliante • postere •

Numărul 1 în România!



B-dul Metalurgiei 73-75, 041832, BUCUREȘTI, ROMÂNIA
Tel: 0040 21 306 61 00; Fax: 0040 21 306 61 01

e-mail: comercial@artagrafica.ro
www.artagrafica.eu



LE JARDIN BOTANIQUE



C'est le poumon de la ville mais aussi un lieu incontournable pour les botanistes roumains et plus largement d'Europe centrale. Le jardin botanique de Cluj Alexandru Borza a été fondé par ce professeur passionné de plantes et fondateur – créateur de la géobotanique en Roumanie en 1920. Le jardin s'étale sur la colline Feleac sur quatorze hectares et regroupe la plus importante collection de plantes en Roumanie avec plus de 10.000 variétés du monde entier. Le jardin est composé de différents styles : le jardin japonais qui est une reproduction du traditionnel gyo-no-niwa, le jardin archéologique avec ses vestiges romains et les colonnes de Napoca, et la serre qui accueille plus de 80 espèces de palmiers. Ce jardin est le lieu de prédilection de la jeunesse, passage obligé des étudiants entre le campus et l'université. Un jardin vivant à toutes les saisons, un havre de paix en pleine ville.

J.T.

Photo : Lucian Muntean

SUR L'ECRAN noir...

Entre ses nouvelles salles du centre ville et son fameux festival international du film de Transylvanie, Cluj aime décidément faire son cinéma. Les toiles y sont nombreuses, pour le plus grand plaisir de ses fervents cinéphiles.



IL Y A DES SIGNES QUI NE TROMPENT PAS. LA RENOVATION du cinéma Republica, au centre ville de Cluj, en est un. Rebaptisé « Florin Piersic », du nom d'un des grands acteurs roumains originaire de la ville, le vieux cinéma communiste dispose désormais de sièges confortables, d'une installation sonore Dolby digital et d'un projecteur pour les films 3D. Le tout pour un investissement total de près de 600.000 euros, entièrement financé par la mairie et la Rade (Régie autonome de distribution et d'exploitation du film). Une initiative à saluer alors que la tendance générale dans le reste du pays est celle du cinéma multiplex dans les malls...

D'un autre côté, rien de plus normal. Avec le fameux Tiff (Festival international du film de Transylvanie), créé en 2002, Cluj est la place forte du premier festival international de long-métrages du pays, en collaboration avec Sibiu. (suite page 37)

« NOUS ESPERONS DEVENIR LE DEUXIEME CENTRE CINEMATOGRAPHIQUE DU PAYS »

Originaire de Cluj, le cinéaste Robert Lakatos souhaite développer une production locale.

Regard : Cluj est-elle une vraie ville de cinéma ?

Robert Lakatos : En fait, bien qu'il y ait le Tiff (Festival international du film de Transylvanie, ndr), pas encore. La situation en Roumanie est à peu près identique à celle d'autres pays d'Europe de l'Est, où la production cinématographique est centralisée dans la capitale. A Bucarest, le Centre national du cinéma peut soutenir financièrement des projets, mais il n'existe pas de fonds locaux ou régionaux pour le cinéma, comme cela se fait dans d'autres pays en Europe de l'Ouest. Le changement est toutefois possible et doit venir d'en bas. Nous venons par exemple de

créer l'association des cinéastes de Transylvanie, dont le but principal est d'attirer des fonds locaux. Maintenant que nous disposons de deux facultés de cinéma dans la ville, je suis sûr que la nouvelle génération va essayer de se faire entendre, et nous espérons que Cluj pourra devenir le deuxième centre cinématographique du pays.

Regard : Cette nouvelle génération semble prometteuse...

R. L. : Effectivement, il y a beaucoup de nouveaux cinéastes qui sortent des facultés de Cluj. Peut-être un peu trop même, car tous ne sont pas forcément talentueux. Mais

chaque année, il y a deux ou trois étudiants très doués qui se lancent. Le problème, c'est que dans ce métier, le talent ne suffit pas. Donc nous allons voir comment ces jeunes vont se débrouiller pour trouver des financements. Disons que le potentiel intellectuel existe, le potentiel financier, par contre, non.

Regard : Les cinéastes roumains d'origine hongroise se tournent-ils plutôt vers Budapest pour obtenir des financements ?

R. L. : Il est vrai qu'ils ont plus tendance à se tourner vers la Hongrie. Ces dernières années, l'argent se trouvait plus facilement là-bas et plusieurs projets ont été financés par Budapest. Il existe notamment des fonds culturels pour les Magyars qui habitent hors de Hongrie. A long terme, je pense que les solutions seront les coproductions internationales. Mais pour aider les jeunes cinéastes à débiter, la création de fonds locaux reste indispensable.

Propos recueillis par Jonas Mercier

En juin dernier, plus de 55.000 spectateurs ont assisté sur dix jours à l'édition 2010, où plus de 240 films ont été présentés. Pas étonnant qu'en quelques années, le Tiff soit devenu l'une des rencontres cinématographiques les plus importantes en Europe centrale et de l'Est.

TOUJOURS PLUS D'INITIATIVES

Et son exemple a fait mouche. Depuis quelques années, les festivals ciné en tout genre pullulent à Cluj. Avec près de 20.000 spectateurs lors de sa deuxième édition, qui a eu lieu à l'automne dernier, le festival Comedy Cluj est aujourd'hui lui aussi un événement pour tous les cinéphiles. « On aime se dire que Cluj est la capitale du cinéma en Roumanie », affirme Sorin Dan, président de ce festival. D'ailleurs, il ne cache pas son ambition de devenir l'un des rendez-vous de films de comédie les plus importants d'Europe.

Loin d'être en compétition, ces deux festivals, le Tiff et le Comedy Cluj, ont décidé de s'associer pour reprendre les rênes d'un autre cinéma du centre ville, lui aussi vestige du communisme. A la fin du mois de février, la mairie, propriétaire du bâtiment, leur a cédé l'administration de la salle Victoria. « Nous voulons en faire un cinéma moderne, mais qui reste avant tout destiné aux cinéphiles. Notre programmation se concentrera sur des films d'art et européens et non pas sur les films commerciaux qui sont habituellement distribués dans les malls », détaille Sorin Dan. Dans un autre registre, le Festival international des Très Courts, dont les films sélectionnés ne doivent pas dépasser trois minutes, a pris ses quartiers dans la ville (voir article page 38).

Au-delà de ces grands événements ponctuels, d'autres initiatives tentent d'attirer un public plus régulier. Les

ciné-clubs, ou la projection de films dans des cafés, est une initiative qui convainc de plus en plus de monde. Il y a déjà cinq ciné-clubs dans le centre ville. « C'est une bonne façon d'attirer un public qui n'est pas encore prêt à payer un ticket pour aller voir un film au cinéma », explique la critique Boglárka Nagy.

Par ailleurs, si la cité transylvaine prend de plus en plus de place dans le paysage cinématographique roumain, c'est aussi parce qu'elle forme des dizaines de cinéastes

chaque année. La ville compte en effet deux facultés de cinéma, ainsi qu'une spécialisation dans ce domaine à l'Université des Beaux arts. Boglárka Nagy ajoute que « la première génération de cinéastes formés à Cluj est sur le marché depuis 2007. Certains ont déjà fait leur preuve, même s'il faudra encore attendre quelques années pour apprécier ces nouveaux talents. Mais le potentiel est là. »

Jonas Mercier
Photo : Nicu Cherciu

Carrefour, leader européen
des prix bas!



LE CCF, L'AUTRE BELLE EQUIPE

Un « spécial Cluj » se devait aussi de rendre compte de l'inlassable activité du Centre culturel français, établissement de l'ambassade de France, un des moteurs de la vie culturelle locale. Grâce notamment à son directeur, Bernard Houliat.

« SI VOUS ALLEZ A CLUJ, IL EST vraiment incontournable, c'est quelqu'un de solide qui connaît très bien le pays... » A Bucarest, les éloges sur Bernard Houliat ne manquent pas. S'il dirige avec succès depuis 2006 le Centre culturel français de Cluj, l'homme est avant tout apprécié parce que c'est un baroudeur au parcours atypique, connaisseur hors pair de la Roumanie.

Jusqu'en 1995, il fait partie de l'équipe de « Terres d'aventure », voyageur français spécialisé dans les expéditions dans les montagnes du monde entier. A partir de 1995, Bernard Houliat se consacre à l'animation de projets culturels et de développement rural : notamment, il coordonne pendant trois ans en Roumanie le programme PHARE « tourisme rural » de l'UE. Par la suite, entre France, Roumanie, Moldavie et Ukraine, il mène plusieurs activités : expertise de projets, écrivain, professeur associé à l'université de Pau. Auteur du fameux guide Evasion (Hachette) sur la Roumanie, en 2004, il devient deux ans plus tard le directeur du Centre culturel français de Cluj.

Depuis, le CCF a assis sa notoriété grâce à des événements qui ont véritablement marqué la ville. Exemple : pour la cinquième année consécutive, il coordonne au niveau de l'Europe centrale et orientale le Festival international des Très Courts (site : www.trescourts.com – films de maximum 3 minutes), faisant de la Roumanie le premier pays au monde en nombre de villes participantes, une trentaine, et mobilisant près de 10.000 spectateurs.

Autre manifestation organisée par le CCF et ses partenaires, le Printemps des cafés. Dans cette ville où vivent 80.000 étudiants, les cafés sont le cœur battant. Depuis 2008,



à l'initiative du CCF, une quinzaine de bars, clubs et cafés proposent en mars et avril des concerts de rock ou de jazz, des défilés

de mode, du théâtre, des expositions, des films, des rencontres littéraires... Près de la moitié des animations sont francophones.

Sans oublier ce qui est sans doute la plus belle initiative du CCF : le retour de la musique baroque en Transylvanie. Trois ans de recherches, de formations (avec la fameuse Académie de Sablé) et de concerts ont ramené cette musique dans ces lieux où elle était florissante voici quatre siècles. Cluj a ainsi vu défiler quelques célèbres musiciens d'Europe occidentale et les jeunes talents de Roumanie, révélant un public passionné (jusqu'à 1100 personnes par concert). Mai 2011 verra le couronnement de ce travail, avec *Ausonia in Transylvania*, création par une vingtaine de musiciens et chanteurs, à partir d'œuvres dénichées dans les archives de Transylvanie. Deux concerts sont prévus à Cluj et à Bucarest.

L. C.
Photos : D. R.

DANS LES MURS DU CENTRE...

Le Centre culturel français réside dans l'ancien palais Béldi, du XVIII^e siècle, appartenant actuellement à l'université Babes-Bolyai. Autour d'une cour ensoleillée, les bâtiments sont accueillants, tout comme ceux qui travaillent aux côtés de Bernard Houliat.

François Richerme, attaché de coopération pour le français, s'occupe notamment de promouvoir le français dans dix départements de Transylvanie. Au-delà des stages de formation des professeurs, François organise des petits festivals comme « Chansons sur scène » (site : <http://chansonfrancophone2000.wordpress.com>), une initiative des professeurs de français de Baia Mare qui a pris racine un peu partout en Roumanie. A noter par ailleurs que l'établissement dispose d'une médiathèque très appréciée. Et bénéficie, juste en face, d'une boutique de dégustation de vins à ne pas manquer.



Au détour du boulevard Memorandumului, en plein centre de Cluj, dans une petite cour intérieure... Crucifix d'environ 1 mètre 80 transformé en *troita*, autre sorte de croix symbolique, à l'aide de deux plaques d'immatriculation. L.C.

Photo : Lucian Muntean

« DES RECRUDESCENCES DE VIOLENCE SONT POSSIBLES »

Professeur de philosophie à l'université Babes-Bolyai de Cluj-Napoca, Ciprian Mihaly décrypte la cohabitation entre Roumains et Hongrois dans la ville.

Regard : Des tensions entre Roumains et Hongrois existent toujours à Cluj ?

Ciprian Mihaly : Il y a une certaine mémoire de l'hostilité qui subsiste, mais elle ne se cristallise pas. Au début des années 1990, Cluj est passé au bord d'affrontements interethniques,

omniprésence du symbole national. On avait l'impression que c'était tous les jours le 1er décembre (fête nationale roumaine, ndlr). Il y avait des drapeaux partout. On pouvait trouver des garages, des portes de maisons ou de bâtiments peints en bleu, jaune et rouge. Quand vous apercevez cela une fois,

C. M. : Le maire a été élu par voie démocratique parce qu'il existe un certain électorat nationaliste. Pas nationaliste dans le sens agressif du terme, mais très traditionaliste. Il est vrai que Cluj, malgré ses 80.000 étudiants, reste une ville assez conservatrice.

Regard : La nouvelle génération semble cependant plus ouverte...

C. M. : Je ne crois pas dans le pacifisme absolu et des recrudescences de violence sont possibles, parce que les gens sont sensibles. Mais il y a effectivement un changement de mentalité chez les jeunes. Nos parents étaient beaucoup plus attachés aux questions nationalistes parce qu'ils avaient encore une mémoire vive de ce qui s'est passé durant la guerre et même avant. C'est un phénomène presque identique à celui du communisme. Les personnes qui l'ont vécu en gardent un souvenir fort, alors que pour les jeunes, cela ne correspond à rien. Bien sûr, des affirmations identitaires doivent exister, qu'elles soient roumaines ou hongroises, mais elles peuvent très bien se faire, non pas dans l'exclusion et l'agressivité, mais dans le dialogue.

Propos recueillis par Jonas Mercier
Photo : Nicu Cherciu

Aujourd'hui, les problèmes économiques et sociaux sont les mêmes pour tout le monde à Cluj. Les Hongrois comme les Roumains ont d'autres soucis que celui du nationalisme. Il existe des petites altercations, mais elles interviennent dans des situations banales du quotidien. Pour arriver à un conflit interethnique, il faudrait une instrumentalisation politique et médiatique importante. Et actuellement, ce n'est pas le cas.

Regard : Cluj a été dirigé pendant douze ans par un maire d'extrême droite entre 1992 et 2004. Comment cela s'est-il traduit dans l'ambiance de la ville ?

C. M. : C'était un spectacle permanent, une sorte de bouffonnerie. En dehors des bancs de la ville qui ont été repeints aux couleurs du drapeau roumain, il y avait une

ça vous fait rire, mais quand vous voyez ces drapeaux des milliers de fois et en permanence, vous commencez à vous poser des questions. Il est clair que cela masquait une incapacité de l'administration locale à résoudre les problèmes de la ville. Cluj était dans un état déplorable avant 2004. Nous avions perdu la compétition avec toutes les autres villes du pays. Et en se maintenant, cette administration a mis en lumière l'absence d'une société civile plus active.

Regard : L'arrivée de l'extrême droite n'est tout de même pas seulement un accident ?

UN MOT SUR... LE CFR CLUJ

Le club de foot de Cluj a beaucoup fait pour la réputation de la ville, en Roumanie et ailleurs.

Le CFR Cluj n'est pas seulement le club qui, en huit ans, est parti du fin fond de la troisième division roumaine pour arriver à défier les meilleures équipes du monde en se qualifiant deux fois pour la Ligue des champions. Ce n'est pas seulement l'équipe roumaine qui, en l'espace de trois ans, remporta deux championnats, — (suite page 41)

trois coupes de Roumanie et deux SuperCoupes. Le CFR Cluj, c'est aussi une autre forme d'organisation, « plus professionnelle et plus proche des standards européens que le reste des équipes du pays », explique Calin Racataianu, le président du club des supporters. Un club qui fut créé en 1907 par les cheminots hongrois. Un club qui réunit toute une ville, peu importe ses origines ethniques ou sociales. « Il y a des Roumains, des Hongrois, des Saxons, des Roms, des ouvriers comme des étudiants ou des cadres qui viennent aux matchs. Et tout le monde partage sa passion, sans a priori », conclut Calin Racataianu, lui-même chercheur universitaire en biologie. J. M.

MON CLUJ À MOI

Ovidiu Pecican, écrivain, professeur d'université, est l'une des grandes plumes de la capitale transylvaine. Il raconte ici sa ville, sa « petite » histoire, son esprit...

Etant enfant, provenant de Campia de Vest, Cluj était pour moi une ville enveloppée dans une vapeur, une cité d'ombres allongées aux contours appétissants. La cité dacique n'a pas laissé de traces et la ville romaine Napoca l'a remplacée avec des architectures ramenées de loin, planifiées de façon

rationnelle. A partir du deuxième millénaire, l'arrivée des colons allemands, menés par les rois de Hongrie, a généré une ville gothique entourée de murs en pierre et dominée par la halle de l'église centrale, comme n'importe où dans le monde catholique européen. Puis, à la deuxième moitié du XVIIIème siècle, le nombre grandissant d'églises suite à la Réforme et l'adoption de la Constitution la plus tolérante d'Europe par la principauté de Transylvanie ont reconfiguré la ville en un endroit magyar enflammé par des disputes religieuses et fier de ses vins.

Intégrée dans la configuration géo-politique de l'empire Habsburg, Cluj a cependant toléré, bien que timidement, l'arrivée des juifs et des Roumains. A la fin du premier conflit mondial, la population roumaine était devenue substantielle, saluant le 1er décembre 1918 l'encadrement de cette province d'ouest au sein du grand royaume roumain. Et la culture roumaine « institutionnalisée » a fleuri. L'université, les instituts de recherche, le théâtre et l'opéra se sont affirmés aux côtés de nombreux magazines et journaux ; la culture des cafés et des promenades sur les boulevards s'est installée et Cluj redécouvrait son ancien aspect de ville de la Renaissance, baroque et néoclassique, avec un air d'Art nouveau. Après, à l'époque communiste, lorsque l'industrialisation a vidé les villages, Cluj a explosé démographiquement, et des forêts de « blocs » à la soviétique ont, ici aussi, apparus.

Depuis deux décennies – si je ne compte pas mes années d'étudiant, sinistres et fastes, sous le régime de Ceausescu – je me promène dans les rues de la ville en essayant de comprendre. Ces coins de rue, ces parcs, ces cafés cachés dans des caves baroques, ces places où les terrasses s'étalent, racontent des histoires détachées de la fatalité du temps qui passe. Vestige doré central-européen, Cluj sera toujours du « présent ».

Ovidiu Pecican

CHOISISSEZ LE CONFORT !

**Leader pour les services en efficacité énergétique
Le meilleur prix de chaleur en Roumanie
Toutes nos Energies pour un développement durable**



Dalkia Roumanie

Bucarest, 41 rue Frunzei, secteur 2
tél. +40 21 322 86 37
fax +40 21 320 94 36
www.dalkia.ro
secretariat@dalkia.ro



LA BOURSE AU SECOURS DES BIENS CONFISQUES

Plus de 20 ans après la chute du communisme, les propriétaires de biens confisqués ont gagné une bataille : le fonds Proprietatea, destiné à les dédommager, est désormais coté en bourse. Une opportunité historique de récupérer leurs avoirs. Cependant, tout dépendra de l'intérêt des investisseurs pour que cette annonce ne tourne pas à la déception.

C'EST SUR UN

véritable trésor qu'est assis le fonds Proprietatea, créé il y a cinq ans. Les actions qu'il détient dans 83 grandes compagnies totalisent des actifs estimés à 3,6 milliards d'euros. Du géant pétrolier Petrom-OMV à Romgaz, en passant par les distributeurs d'électricité et de gaz Transelectrica et Transgaz, les compagnies énergétiques sont les mieux représentées et les plus susceptibles d'attirer des acheteurs. D'autres sociétés, telles l'avionneur Romaero ou l'aciérie Alro figurent également dans le portefeuille du fonds. « L'introduction en bourse des fonds Proprietatea agira



comme un catalyseur et entraînera des effets bénéfiques pour le marché roumain des capitaux et pour l'économie dans son ensemble », estime le président de la Bourse de Bucarest (BVB), Stere Farmache. Selon les analystes, l'intérêt pour les actions du fonds a déjà fait tripler le volume des transactions de la BVB et augmenté les liquidités sur un marché somnolent, qui n'attendait qu'un tel événement pour se réveiller.

« Nous envisageons de lister le fonds sur une autre bourse. Londres, Vienne, Varsovie, New York et Hong Kong sont notamment visées »

Toutefois, au-delà de l'impact bénéfique sur le marché boursier, « il ne faut pas oublier que ce fonds a été mis en place pour dédommager les anciens propriétaires », souligne le secrétaire d'Etat aux Finances, Bogdan Dragoi. Ces derniers peuvent enfin voir leurs droits se matérialiser. » Au total, environ 5200 petits actionnaires, des propriétaires spoliés pour la plupart, dont les biens ne peuvent pas être rétrocédés en nature, détiennent

42% des parts du fonds (selon des informations rendues publiques fin décembre). Des personnes juridiques, dont des fonds d'investissements, ont 19%, tandis que l'Etat roumain contrôle un paquet de 39%. Les petits-fils de l'une des principales familles d'industriels d'avant-guerre, la famille Malaxa, dont plusieurs usines avaient été nationalisées en 1948, se partagent près de 8% des actions, soit des capitaux estimés à 288 millions d'euros selon la valeur nominale des titres.

Certes, les spoliés ont remporté une bataille avec la valorisation boursière du fonds, mais la guerre est loin d'être gagnée. Car les premières transactions n'ont pas dépassé 0,62 lei pour une action, loin de la valeur nominale de 1 lei fixée lors de la création du fonds. Les anciens propriétaires, qui rêvaient de vendre leurs titres pour au moins 0,8 lei, ne cachent pas leur amertume. « Le prix en bourse est très bas, je suis déçu. Franklin Templeton (ndlr, la société qui gère le fonds) devrait intervenir pour racheter des actions auprès des anciens propriétaires et les aider ainsi à obtenir un meilleur prix », estime un retraité, Radu Georgescu. Franklin Temple-

ton promet de faire de son mieux pour augmenter le cours des actions. « Notre but est d'attirer des investisseurs du monde entier, indique son président, Mark Mobius. A moyen terme, nous envisageons de lister le fonds sur une autre bourse. Londres, Vienne, Varsovie, New York et Hong Kong sont notamment visées. »

VERS UNE RECONFIGURATION DU MARCHE BOURSIER ?

D'ores et déjà, plusieurs fonds d'investissements occidentaux ont annoncé leur intention d'acquérir des actions, pariant sur une progression de leur valeur. Mark Mobius espère en outre que l'introduction en bourse du fonds convaincra le gouvernement roumain de privatiser ou lister de grandes compagnies énergétiques, ce qui accroîtra l'intérêt des investisseurs pour la BVB. Bucarest a déjà annoncé son intention de vendre cette année des paquets minoritaires d'actions de Petrom, Transgaz, Transelectrica et Romgaz, et de privatiser Oltchim et Cuprumin.

L'attitude des autorités est par ailleurs un

paramètre important, souligne Mark Mobius, qui ne décolère pas après la décision du gouvernement de contraindre Romgaz, l'une des compagnies roumaines les plus rentables, de lui céder près de 100 millions d'euros de ses bénéfices pour combler le déficit public. « Ce fut une très mauvaise décision qui a entamé la confiance des investisseurs. Mais nous sommes optimistes pour l'avenir », assure-t-il.

Si le cours des actions du fonds demeure la principale incertitude, le nombre de personnes en droit d'être dédommagées suscite également des inquiétudes. Selon l'Autorité nationale pour la restitution des propriétés (ANRP), plus de 22.000 demandes d'indemnisation ont jusqu'ici été déposées, dont 5700 ont été résolues, tandis que 13.700 sont encore en examen. Au fur et à mesure que des anciens propriétaires recevront des actions, la participation de l'Etat dans le fonds rétrécira. Que se passera-t-il alors ? Affaire à suivre...

Mihaela Rodina
Photo : Mediafax

GRUIA DUFAUT

AVOCATS – PARIS & BUCAREST

6 Avenue George V
75008 Paris – France
Tél. : + 33 (0)1.53.57.84.84
Fax : + 33 (0)1.49.52.07.85
E-mail : paris@dgd-conseil.com

Boulevard Hristo Botev n° 28
Sector 3 – Bucarest - Roumanie
Tél. : + 40.21.305.57.57
Fax : + 40.21.305.57.58
E-mail : bucarest@dgd-conseil.com

Dana GRUIA DUFAUT
Avocat aux Barreaux
de Paris et de Bucarest

Loredana VAN DE WAART
Avocat au Barreau
de Bucarest
Associé

**Fondateur du cabinet
GRUIA DUFAUT**

Le Cabinet GRUIA DUFAUT, présent en Roumanie depuis 1990, fort d'une équipe solide d'avocats et de juristes roumains, tous francophones et francophiles, accompagne les investisseurs sur ce marché avec des services clefs en mains pour leur installation, puis suit localement le déroulement de leurs affaires au quotidien.

Nos domaines d'intervention, sont en matière de:

- droit des sociétés;
- fusions – acquisitions;
- droit commercial;
- droit fiscal;
- droit immobilier;
- droit social;
- propriété intellectuelle;
- droit de la concurrence;
- litiges et arbitrages.

**PROTÉGER VOTRE INVESTISSEMENT EN ROUMANIE,
C'EST NOTRE SAVOIR-FAIRE**

**NOTRE RÉUSSITE,
EST CELLE DE NOS CLIENTS**

BREVES

DACIA EN ROUE LIBRE

« Les résultats de Dacia sauvent ceux... du groupe Renault », a récemment affirmé le quotidien économique français *La Tribune* dans un article intitulé « *L'insolent succès européen de Dacia* ». Selon la publication, les immatriculations de Dacia en Europe, en janvier 2011, ont augmenté de 18,7% par rapport à la même période de l'année précédente. Avec 20.000 voitures particulières immatriculées en janvier, Dacia représente presque 2% du marché européen de l'automobile, à peu près le même poids que Seat. 38% de ces voitures ont été vendues en France, précise *La Tribune*, avant d'ajouter : « *La croissance est due au succès de la petite Sander, mais aussi à l'excellent accueil réservé au 4x4 Duster.* » R. R.

LE B-MAX, LA NOUVELLE VOITURE MADE IN ROMANIA

Ford a dévoilé en avant-première son tout nouveau minispace lors du Salon automobile de Genève, en mars. Ce véhicule sera exclusivement produit à l'usine roumaine de Craiova, rachetée en 2008 par la marque américaine. Le B-Max reprend la plateforme de la Fiesta, mais gagne une dizaine de centimètres en hauteur et en longueur par rapport à la citadine. Les premiers tests sur route devraient avoir lieu cet été, ont assuré les représentants de Ford. La production d'un modèle inédit en Roumanie avait été annoncée l'année dernière par John Flemming, le directeur de Ford Europe, mais le design et le nom du véhicule avaient été gardés secrets. J. M.

LES HOTELS ROUMAINS PAS EN FORME

La Roumanie a connu l'année dernière la baisse la plus importante de l'UE en ce qui concerne le nombre de nuits passées dans des établissements touristiques, selon les statistiques d'Eurostat. Bucarest a comptabilisé 15,1 millions de nuits acquittées en 2010, soit 8,7% de moins qu'en 2009. Le pays est également en queue de peloton pour ce qui est du pourcentage de touristes étrangers (18%) qui ont fréquenté ces hôtels et ces chambres d'hôtes en 2010. Ces résultats sont à contre-courant de la tendance européenne dans ce domaine, qui a connu une hausse moyenne de 2,8%. J. M.

L'ONCLE SAM, TOUJOURS GRAND SEDUCTEUR

Aux Etats-Unis, le programme Work and Travel est une institution internationale qui fait découvrir l'Amérique à 30.000 jeunes Roumains par an. Si le dispositif existe en France depuis cinq ans, il peine à décoller.

VOYAGE, DECOUVERTE D'UNE

autre culture, mais aussi échappatoire face à la crise, les programmes Work and Travel dans le monde entier offrent aux jeunes des petits jobs d'été qui arrondissent leurs revenus pour l'année. Depuis dix ans que le programme existe pour les Etats-Unis, 30.000 étudiants roumains en ont profité. Restauration, hôtellerie, la plupart des emplois durent en général de quatre à cinq mois et sont principalement dans le secteur du tourisme.

Luana Cosma, coordinatrice du programme Work and Travel au sein d'une agence spécialisée à Bucarest, explique que le dispositif propose aussi du travail en France depuis cinq ans. Mais les Roumains continuent de préférer les Etats-Unis malgré un coût du voyage plus élevé. En ce moment, la plupart des 400 postes proposés en France pour l'été prochain concernent le parc Astérix, grand parc d'attractions situé au nord de Paris. Mais seuls 30 étudiants ont répondu à l'annonce.

« En France, les employeurs cherchent surtout des étudiants qui ont un très bon niveau en langues car la communication avec le client dans ce genre de job est extrêmement importante », estime Luana Cosma. De leur côté, les Américains veulent d'abord que les étudiants soient inscrits dans une université agréée, qu'ils aient de bons résultats et qu'ils passent le test du visa. »

MICKEY CHERCHE DES ROUMAINS A PARIS

Disneyland Paris (12 millions de visiteurs par an) est à la recherche, pour le printemps 2011, de 3000 personnes. Plusieurs postes sont disponibles : caissier, serveur dans des bars ou restaurants, animateur, etc. La première condition est de bien parler le français, mais aussi l'anglais. Des dizaines de Roumains y travaillent depuis plusieurs années, comme Vasile Sirli, responsable de la musique du parc depuis 20 ans. Pour postuler, aller sur le site Internet : <http://disneylandparis-casting.com/en/apply>.

UNE EXPERIENCE ENRICHISANTE, MAIS DUR DE FAIRE DES ECONOMIES...

Luana, 24 ans, diplômée en droit, a elle-même bénéficié du programme. Il y a deux ans, elle a pu décrocher un poste de responsable salle dans un restaurant à Marseille. « En France, il y a une autre façon de travailler, poursuit-elle. Le client veut être servi, mais il aime aussi pouvoir discuter... »

Anca Lucas, 21 ans, étudiante en administration publique, a vécu l'expérience du Parc Astérix il y a un an. Avec un salaire d'environ 1100 euros par mois, beaucoup est parti dans le loyer et les transports. « L'idéal aurait été d'avoir deux jobs, mais comme je mettais presque deux heures pour arriver au travail, c'était impossible », explique Anca. Mais j'ai beaucoup apprécié de travailler dans un milieu international, je me sens plus ouverte d'esprit. »

Les agences qui aident les étudiants dans leurs démarches administratives demandent entre 350 et 850 euros, selon les prestations : assurance maladie, billet d'avion, assistance pendant toute la durée du séjour, organisation des entretiens d'embauche, etc... Conseil de Luana Cosma : « Mieux vaut bien faire ses calculs avant de partir, même si les voyages forment la jeunesse... »

Mihaela Carbutaru

LA MAFIA DU BOIS

Les ressources en bois du pays suscitent beaucoup de convoitise. Et ce qui devrait être une industrie régulée au service de l'économie du pays s'est transformée cette dernière décennie en une activité souvent mafieuse, sur fond de déforestation accélérée.



AUTREFOIS DENOMMEE LE « GRENIER de l'Europe », la Roumanie est en train de devenir la « scierie de l'Europe ». Ce qui n'est pas pour réjouir tout le monde, les écologistes notamment. Selon Ioan Sbera, président de l'Association des forestiers de Roumanie, le pays occupe la 17ème place en Europe en termes de surface boisée, mais la 10ème pour le volume de bois exporté annuellement.

Les images satellites montrent que de 1990 à 2000, pas moins de 130.000 hectares de forêt ont disparu sur l'ensemble du pays. Pour la période 2000-2010, il n'y a pas de données disponibles. Car si le bois rapporte beaucoup s'il est exploité légalement, il rapporte encore plus s'il l'est illégalement. Selon les données de l'Institut national des statistiques, en 2009, 13,5 millions de m3 de bois ont été légalement exploités. De cette quantité, 7 millions de m3 ont été transformés en bois de charpente, le reste étant utilisé pour l'industrie du papier, le chauffage et la construction de maisons. Selon les professionnels, un m3 de bois de charpente vaut en moyenne 450 euros, ce qui veut dire que pour le seul secteur du bois de charpente, le chiffre d'affaires atteint 3,15 milliards d'euros par an.

Pour les exploitations sauvages, il est très difficile de présenter une image d'ensemble. En 2008, pas moins de 4000 infractions de coupe illégale ont été constatées, 30.000 m3 de bois ont été confisqués. Une goutte d'eau

dans la mesure où, selon le site Ecomagazin.ro, pour le seul département de Harghita, 3000 hectares de bois ont été complètement rasés en vingt ans.

La situation est à peu près équivalente dans les départements de Covasna, Mures, Neamt, Valcea, Dolj, Cluj, Arges et Suceava. Le quotidien *Financiarul* a récemment cité les estimations de la Banque mondiale : les coupes illégales généreraient en Roumanie des pertes d'un milliard et demi d'euros. De son côté, le gouvernement roumain n'a pas fait d'estimations, ou ne les a pas communiquées. Le bois roumain intéresse tout le monde. Les ténors de cette industrie, trois compagnies autrichiennes Schweighofer, Egger et Kronospan, comptent aussi parmi les plus grands investisseurs étrangers du pays. Schweighofer a investi plus de 310 millions d'euros au total, et Egger, 210 millions d'euros. Quant à la société Kronospan, elle vient de construire une nouvelle usine à Brasov, pour une valeur de 200 millions d'euros. Revers de la médaille : « Cascade Empire (société du groupe Schweighofer, ndlr) a rasé les bois dans le nord du département », titrait récemment la presse de Ramnicu Valcea.

La même compagnie, dont le gros des affaires se trouve dans le nord de la Moldavie, est accusée d'avoir offert un poste bien payé à un leader local du Parti social démocrate du département de Suceava, ancien conseiller

départemental. Garda Dezideriu, ancien parlementaire UDMR, parti de la minorité hongroise, et militant de longue date contre les coupes sauvages en Harghita et Covasna, affirme que « presque tous les partis politiques sont liés aux affaires illégales du secteur du bois ». Et la puissance de cette mafia, il la connaît très bien, puisqu'il a été victime d'une tentative d'assassinat.

La presse d'Arges, à son tour, a annoncé en 2010 que le chef du poste de police de Rucar a été menacé de mort après avoir arrêté une personne qui coupait illégalement des arbres. C'était la première arrestation de ce genre en vingt ans dans une région où les coupes illégales sont monnaie courante. « La police essaie parfois de faire son devoir, mais lorsque l'affaire arrive au Parquet, tout se bloque », explique Garda Dezideriu. Car le business va bon train : selon Ecomagazin.ro, le village de Hagota, dans le nord du département de Harghita, qui compte seulement 150 habitants, abrite vingt scieries. Autre exemple : dans les pages jaunes du département de Mures sont inscrites pas moins de 496 exportateurs de bois. A Constanta, la Compagnie des ports maritimes affirme que depuis 2005, environ un million de tonnes de bois est exporté chaque année par les deux ports de la compagnie.

Rasvan Roceanu
Illustration : Sorina Vasilescu

LA SANTE EN PRIVE

Les cliniques privées poussent comme des champignons et ne connaissent pas la crise. Décryptage d'un marché florissant.

DANS UN PAYSAGE ECONOMIQUE

encore morose, il ne se passe pas une semaine sans que les acteurs du secteur médical n'annoncent de nouveaux résultats positifs. Sur les dix principales sociétés commerciales offrant des services de santé en Roumanie, une seule affirme ne miser que sur une croissance « d'un peu plus de 10% » cette année. Toutes les autres envisagent des taux de croissance de 15 à... 50%. Même si certains pessimistes subodorent que la médecine privée deviendra une « bulle de savon » semblable à la bulle immobilière. Destinée à éclater un jour ou l'autre.

Avec ses dix-sept centres médicaux répartis dans tout le pays, Gral Medical a enregistré en 2010 un chiffre d'affaires de 12 millions d'euros, soit 20% de plus qu'en 2009. Autre enseigne, Sanador, a vu son chiffre d'affaires augmenter de 12%, à plus de 11 millions d'euros, tandis que Centrul Medical Unirea a affiché une croissance de 80% en 2010 par rapport à l'année précédente, suite à l'acquisition de l'hôpital Euroclinic, premier hôpital privé construit en Roumanie après 1990.

De son côté, MedLife a déjà enregistré une croissance de 40% du nombre quotidien de patients depuis le début de l'année, et les dirigeants affirment que, si ce rythme se maintient, l'objectif initial de 53 millions d'euros de chiffre d'affaires pour 2011 sera certainement dépassé. Les fonds d'investissements ont flairé la bonne affaire et les experts estiment que le marché de la médecine privée s'élève, en dépit de la crise, à plus de 400 millions d'euros sur l'ensemble du pays. « Le secteur médical privé est en croissance parce que tout simple-

ment le secteur public ne fonctionne pas », explique Robert Serban, co-proprétaire du réseau Gral Medical.

DES PRESTATIONS HORS DE PORTEE POUR LE ROUMAIN MOYEN

Cinq ans après l'ouverture d'Euroclinic et trois ans après l'inauguration du Life Memorial Hospital, Sanador compte inaugurer son premier hôpital près de Piata Victo-

millions d'euros dans un hôpital généraliste qui aura une capacité de 200 lits. Et la crise qui se prolonge ne décourage pas Florin Andronescu, copropriétaire de Sanador. Il voit son affaire à long terme et table dans un premier temps, en ce début d'année, sur un taux d'occupation de 30% maximum de son établissement.

Ceci étant, le principal obstacle pour les services médicaux privés reste le niveau encore trop bas du revenu moyen, auquel s'ajoute l'absence d'un système d'assurance maladie privé.

S'ils avaient le choix, bon nombre de Roumains aimeraient troquer un séjour dans des établissements publics obsolètes et sous-équipés contre une clinique privée. Mais le coût de la prise en charge dans ces établissements reste hors de portée du patient moyen. Exemple : une nuit dans une chambre simple à MedLife coûte 136 euros, et la sécurité sociale ne rembourse rien...

Quoi qu'il en soit, pour les docteurs et les assistantes médicales, l'alternative représente une vraie chance. Synevo, par

exemple, a recruté 120 spécialistes pour son nouveau laboratoire, qui se sont ajoutés aux 500 personnes qui travaillaient déjà pour cette compagnie. Dans ces cliniques privées, si un jeune docteur ne commence qu'avec un peu plus de 600 euros par mois en moyenne, les salaires, suivant les spécialités, peuvent atteindre jusqu'à 10.000 euros. De quoi dissuader les jeunes recrues de partir s'installer à l'étranger.

Rasvan Roceanu
Photo : Mediafax



RENAULT FLUENCE ROULEZ SURCLASSÉ.



www.renault.ro

4
ANS GARANTIE
100.000 KM

Consommation à partir de 4,1 l/100 km, révisions à 30.000km. La garantie inclut 3 ans conformément aux carnets d'entretien et garantie plus 1 an de services offerts sous le Contrat Renault Adagio, soit 100.000 km.

Renault présente **elf**

DRIVE THE CHANGE



GROS PLAN SUR LE MARCHE DE LA MODE

Les jeunes couturiers roumains se débattent pour exister sur un marché difficile. Bien sûr il y a des exceptions, comme Ingrid Vlasov, qui affiche quatre participations à la Semaine de la mode à Paris et vient d'habiller Lady Gaga. Témoignages de trois créateurs-chefs d'entreprise.

MIHAI DAN ZARUG, 30 ANS, TWENTY (2) TOO

« J'ai lancé ma marque en novembre 2009 et présenté depuis trois collections de prêt à porter masculin. Après avoir étudié le marketing du luxe à Paris et travaillé pour des agences de tendance, je suis rentré en Roumanie, déterminé à créer ma propre marque. Et c'est ma mère qui m'a avancé l'argent pour ma première collection. Dès le début, j'ai pensé « international », et me suis calqué sur le calendrier de Paris, New York et Milan, ce qui n'est pas l'usage en Roumanie. J'ai aussi voulu présenter mes collections à Paris, c'est là-bas que tout se passe. Je n'avais pas de budget, pas d'agent de presse, or c'est essentiel pour se faire connaître et surtout pour que les acheteurs vous fassent confiance. Sans ce relais, c'est très dur. Il y a une grande part de communication dans la mode. Mais j'ai pu organiser un défilé pour ma dernière collection (automne-hiver 2011), qualifiée de « meilleure collection de mode masculine roumaine » ; mes créations apparaissent désormais dans la presse. Mais je ne joue pas la promotion à tout prix. En plus ici, la mode n'existe pas vraiment. Il n'y a pas, par exemple, de vraie presse spécialisée, à l'exception de quelques revues, pas de vraie Fashion Week, pas de clientèle surtout. Pour le moment, je vends à domicile et je suis également présent sur quelques sites de magasins étrangers. Aujourd'hui, je ne pense plus, pour le moment, à conquérir le monde, je vais déjà me consolider. En un an et demi, j'ai déjà bien avancé, mais sans argent ni investissements, c'est compliqué de se développer et d'en vivre. Je pense qu'il faut bien cinq ans pour réellement se lancer et commencer à s'imposer. »

www.twenty2too.com

Photo : Armand Ionescu



MARIA LUCIA HOHAN, 30 ANS, MLH

« J'avais 23 ans, en 2003, quand j'ai ouvert mon atelier et créé mes premières pièces. Dès le début, j'ai fait des vêtements pour les vendre, pas pour les exposer ou par amour de l'art. J'ai eu une approche très entrepreneuriale, dès les premiers mois. Et aujourd'hui nous sommes 25 à travailler. J'ai cherché à multiplier les réseaux de distribution, privilégiant par exemple la promotion en ligne, via mon site ou via des magasins de luxe « online », plutôt que les défilés en Roumanie, qui coûtent cher et rapportent peu. Ce n'est pas facile au départ, car la mode roumaine est quasiment inconnue en Europe, et nous devons nous « battre » contre des marques françaises ou italiennes qui bénéficient d'une



longue tradition et d'un vrai savoir-faire. Alors pour me faire connaître, je travaille avec des bureaux de presse internationale, avec des magazines féminins et « people », et utilise beaucoup le Net, les réseaux sociaux, les blogs, la pub « online ». Depuis quelques années, MLH est vendue dans des boutiques en Italie, en Grèce, en Hollande, à Dubai ou Singapour, et chaque année, nous allons présenter nos collections sur place. Le futur proche est à l'étranger, pas en Roumanie. Certes, le marché est prometteur, il y a beaucoup de jeunes créateurs talentueux, mais peu formés au marketing. Or, le milieu roumain est encore trop immature. Certes, l'ensemble de l'industrie, pas que les créateurs, s'est perfectionné. Mais tant que la référence pour le public restera Catalin Botezatu (créateur de prêt à porter basique), ce sera difficile d'évoluer. »

www.mlh-shop.com

Photo : D. R.

CARMEN SECAREANU, 40 ANS

« En 2002, j'ai lancé ma marque, et mon style conceptuel, minimaliste, se démarquait de ce qui se faisait alors dans la mode roumaine. Je n'avais pas vraiment de réseau, je ne suis pas très branchée marketing et stratégie, mais en 2004, j'ai gagné un concours qui m'a permis de présenter ma première collection à la Semaine de la Mode de Iasi. Mes créations ont même été considérées comme les meilleures de la semaine (le seul vrai événement important en matière de mode en Roumanie, ndlr). J'ai été sacrée meilleure créatrice de l'année par la revue *Tabu*. Bref, j'ai été reconnue. A partir de 2007, j'ai aussi participé à plusieurs expositions ou salons internationaux, à Paris et New York, et j'ai remporté la première édition du festival de mode Pasarela, ce qui m'a permis d'être exposée à l'Institut français de la mode. Mais il faut surtout des réseaux sur place et des moyens matériels que je n'avais pas. La mode roumaine – en tout cas le travail de ceux qui ont présenté leurs collections à l'étranger – est perçue, je pense, comme très créative à l'étranger, mais pour percer et vraiment réaliser quelque chose, il faut une constance et surtout un support matériel. Pour ce qui est du marché roumain, je ne crois pas qu'on puisse parler d'un vrai marché de la mode. Et ce sera le cas tant que l'industrie textile ne travaillera pas avec les créateurs et que la majorité des créateurs continueront, comme aujourd'hui, de produire un petit nombre de pièces dans un petit atelier. J'ai longtemps vendu dans les « concept stores », qui existent, certes, mais seulement à Bucarest, et qui fonctionnent en plus sur le régime du dépôt-vente, ce qui est déjà difficile financièrement et l'est encore plus quand certains ne respectent pas leurs obligations. Je vends maintenant à domicile. Je n'ai pas de stratégie marketing, je me « promeus » seulement en essayant d'être présente en permanence. »

www.carmensecareanu.com

Photo : Diana Dulgheru



Propos recueillis par Marion Guyonvarch



Organisation internationale, intégrée et indépendante, spécialisée dans :

- Audit
- Comptabilité
- Conseil fiscal
- Conseil juridique

présente dans 61 pays

fédérant plus de 13.000 professionnels

www.mazars.com

Mazars, services intégrés en Roumanie

AUDIT

- **Assurance** : audit légal, audit contractuel ; audit interne ; contrôle interne, Sarbanes-Oxley ; maîtrise des risques ; audit des systèmes d'information.
- **Conseil** : Evaluations ; Gestion de crise ; Financement ; Budgets.
- **Transactions** : Due diligences ; Etudes de faisabilité ; Gestion du changement postérieur à l'acquisition.

CONSEIL FISCAL

- Fiscalité des entreprises ; Respect de la législation en vigueur ; Prix de transfert ; Optimisation fiscale des holdings ; Fusions et acquisitions ; Fiscalité internationale ; Fiscalité des expatriés ; Litiges avec les autorités fiscales ; Fiscalité indirecte ; Audit fiscal et due diligence en matière fiscale ; Fiscalité de l'environnement ; Impôts locaux

EXPERTISE COMPTABLE ET GESTION DE LA PAIE

- **Services de comptabilité** : Tenue et vérification des comptes ; Préparation des comptes de gestion et des états financiers ; Reporting mensuel conformément aux Standards Comptables de Roumanie ; Reporting mensuel conformément aux Standards Comptables Internationaux ; Clôture mensuelle et de fin d'année ; Contrôle budgétaire ; Outsourcing des fonctions administratives.
- **Gestion de la paie et des dossiers du personnel**

CONSEIL JURIDIQUE

- Droit des sociétés ; Secrétariat juridique, Fusions et acquisitions ; Banques et institutions financières ; Immobilier ; Droit de la concurrence ; Règlements UE ; Droit du travail et droit social ; Recouvrement de créances ; Droit de la propriété intellectuelle et droit des technologies de l'information ; Résolution des litiges et arbitrage.

Contact:

Jean-Pierre Vigroux – Managing Partner
Str. Economu Cezarescu, nr. 31B, sector 6, Bucarest, Roumanie
Tel. / Fax: +4 031 229 2600 / 01; contact@mazars.ro / www.mazars.ro

OÙ PLACER SON ARGENT EN 2011 ?

En 2010, le prix de l'or a augmenté de 30% par rapport à l'année précédente, et mises à part quelques fluctuations, le métal précieux a été sur une pente ascendante depuis plus d'une décennie. Pour l'analyste économique Constantin Rudnitchi, « en Roumanie, c'est un bon placement, plutôt sûr, pour les personnes ayant des économies en dessous de 20.000 euros, même si l'augmentation du cours ne sera plus aussi importante en 2011 ».

Adrian Simionescu, manager de la filiale roumaine du Vienna Investment Trust, conseille lui aussi ce type d'investissements pour les personnes disposant de sommes relativement modestes. L'or, l'argent (dont le cours a pris 80% en 2010) ou bien l'immobilier en Roumanie rapporteront des « rendements supérieurs ». Par contre, s'il s'agit de sommes autour et au-delà de 100.000 euros, Adrian Simionescu suggère de ne plus être frileux et d'investir en bourse, avec un portefeuille très varié.

Si l'on regarde ce qui se passe aux Etats-Unis, la chasse au métal jaune fait par contre de moins en moins d'émules. Cité par le site Bloomberg.com, Nouriel Roubini, profes-

« A mon avis, 2011 sera la dernière année de baisse des prix dans l'immobilier en Roumanie, ce sera donc un bon placement »

seur d'économie à l'université de New York connu pour avoir prévu la crise avant tout le monde, explique que le dollar, le yen ou encore le franc suisse sont des investissements plus inspirés que l'or.

Les investissements en or et la création de dépôts bancaires restent, selon les analystes, les placements les plus sûrs en Roumanie. Car 2011 sera encore une année fragile face à la crise.

Un avis similaire a été exprimé par le milliardaire américain George Soros dans une interview pour la chaîne de télévision américaine CNBC, lors du Forum économique mondial de Davos qui s'est déroulé fin janvier. « L'or est la dernière bulle spéculative, ce qui veut dire que si le prix peut encore monter, cette situation favorable risque de ne plus durer », a-t-il ainsi expliqué. Broker à la filiale roumaine de la Leumi Bank, Ciprian Barsan explique ces différences de perspective : « Dans le monde et en Europe notamment, la situation économique reste instable, il suffit de regarder les difficultés de l'Irlande, de la Grèce ou de l'Espagne. Puis il y a aussi le risque de conflits et de manifestations sociales, comme en Egypte récemment. Dans ce contexte, je pense que nous pourrions assister à des fluctuations importantes sur le marché des devises et il faudra donc rester prudent. »

En Roumanie, Piraeus Bank est la seule banque qui vend de l'or. L'offre se compose de monnaies ou de lingots en différents grammages. En un an, cette banque a vendu à ses clients 130 kilogrammes d'or et 2300 monnaies. La plus grande quantité achetée par une seule personne a été de neuf kilogrammes en une seule transaction – le lingot d'un kilogramme tourne actuellement autour de 33.000 euros...

LES DEPOTS BANCAIRES : TRES SURS MAIS PEU RENTABLES

Dans le meilleur des cas, pour un dépôt en lei, les principales banques roumaines proposent des intérêts d'environ 8%. Ceux-ci seront par contre imposés de 16%. Pour un

compte en euros, le retour sur investissement est de l'ordre de 4%. A regarder de près : le taux d'inflation qui tourne autour de 7%, ce qui veut dire qu'un dépôt en lei ne sera pas très rentable, même s'il reste sûr. C'est d'ailleurs pour cette raison que depuis le début de l'année, le Fonds de garantie des dépôts bancaires de Roumanie a augmenté la limite de garantie de l'épargne de 50.000 à 100.000 euros. Constantin Rudnitchi remarque de plus une tendance à la baisse des taux d'intérêt.

Pour ceux ayant à leur disposition 100.000 euros voire plus mais qui ne souhaitent pas s'impliquer dans des actions boursières, l'art et l'immobilier, comme partout, restent de bons investissements. « A mon avis, 2011 sera la dernière année de baisse des prix dans l'immobilier en Roumanie, ce sera donc un bon placement », estime Rudnitchi.

Pour les autres plus tentés par la prise de risque, la Bourse de Bucarest vient d'intégrer le fonds Proprietatea, une société commerciale créée par le gouvernement en 2005 afin de rembourser les Roumains dont les biens ont été confisqués par le régime communiste (voir article page 42). Et même si en Roumanie on ne peut pas encore parler d'une vraie culture de l'investissement en bourse, l'enthousiasme est là.

« C'est la plus importante réalisation de la Bourse de Bucarest, soutient Adrian Simionescu, elle deviendra intéressante non seulement pour les Roumains, mais aussi pour les investisseurs de la région. »

Mihaela Carbanaru

TROIS QUESTIONS A JOHAN GABRIELS, CEO DE LA FILIALE DE LA ROYAL BANK OF SCOTLAND EN ROUMANIE

Regard : Quelle est selon vous la meilleure façon de placer son argent en Roumanie ?

Johan Gabriels : S'agissant d'un marché émergent, les meilleurs rendements sont obtenus par des placements sur le marché du capital intérieur à long terme, soit plus de cinq ans.

Regard : Que conseilleriez-vous à un particulier qui hésite à placer son argent en Roumanie ?

J. G. : Chaque investisseur doit d'abord évaluer sa tolérance au risque et définir le but de son investissement, retraite, économies pour les études des enfants, etc. Au sein des banques, il y a des services avec des questionnaires spécialement conçus. Ensuite, comme dit le proverbe, il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Le mot clé quand on veut faire des économies est la diversification. Et cela suppose de se construire un portefeuille large qui prend en compte : les différentes classes d'actifs, la monnaie, les liquidités et le terme des placements. Dès que l'on décide d'économiser, nos plans doivent viser le long terme. Cela veut dire placer ses ressources malgré les moments de crise. Prenons comme exemple la méthode d'achat d'actions « Dollar Cost Averaging », qui suppose des achats mensuels ou trimestriels en utilisant la même somme d'argent, mais sans se limiter à un seul produit financier. Une telle méthode peut augmenter de façon significative un portefeuille. Quant aux opportunités pour 2011, je miserais sur la monnaie nationale, le lei, vu les taux d'intérêt et la détermination de la Banque nationale d'éviter une possible dépréciation. Les récents accords signés avec le FMI (Fonds monétaire international, ndlr) ne

font que me rassurer dans la confiance que me donne le lei.

Au niveau sectoriel, je miserais en bourse d'abord dans les domaines de l'agro-alimentaire, de l'énergie et de la chimie. Des compagnies représentatives de ces secteurs sont maintenant listées.

Regard : Quel jugement portez-vous sur la Roumanie au point de vue financier ?

J. G. : La Roumanie est le pays avec l'un des plus bas niveaux d'endettement dans la région. Mais cela n'est pas le seul point fort : elle dispose aussi d'une réserve importante en devises, 42 milliards de dollars, ce que lui permet d'avoir accès à des financements externes à des coûts relativement réduits. En même temps, le pays enregistre un faible niveau de dette publique, environ 30% du PIB. Même si on prévoit un taux un peu plus élevé en 2011, 36%, à cause de l'inflation, 6,5% en 2010. De plus, le nouvel accord de 5 milliards d'euros avec le FMI sur une durée de deux ans devrait favoriser la relance de l'économie et la baisse du chômage.

Propos recueillis par Mihaela Carbanaru

Redescoperim împreună energia pentru o viață mai simplă



Viața devine mai ușoară când toată energia unui lider mondial este pusă în slujba confortului dumneavoastră:

gaze naturale pentru confortul casei dumneavoastră	pachete complete de încălzire individuală prin ExpertGaz	electricitate și soluții personalizate pentru companii	verificare promptă și atentă a instalatorilor de gaze naturale și a centralizator termice prin Asigaz
monitorizare permanentă a consumului și a plăților prin Agentia Online	acces rapid la Factura transmisă prin e-mail	Call Center dedicat	

www.gdfscv.ro
Call center: București, 011 30601. Alte județe: (prețuri locale) 011 30601
*prețuri lei local în zona București, de lei până în lei, între 0.30 și 0.40

GDF SUEZ
REDESCOPERIM ENERGIA

AUTOMOBILE : LE MARCHE DU NEUF A LA PEINE

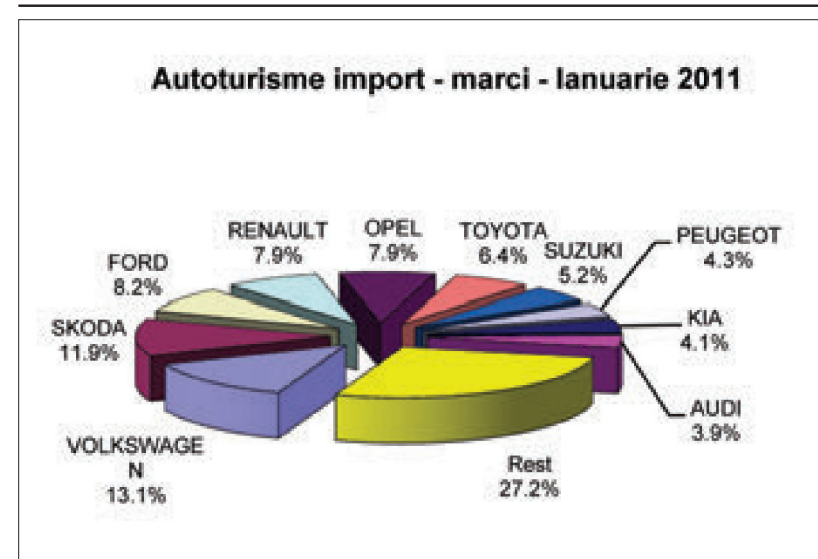
L'ASSOCIATION DES PRODUCTEURS et importateurs de véhicules (Apia) ne se fait pas beaucoup d'illusions sur les perspectives à court terme du marché automobile. Après un douloureux « record négatif » en 2010, avec seulement 119.000 véhicules neufs vendus, contre 367.000 en 2007, les producteurs et importateurs ne partagent pas l'optimisme gouvernemental sur la relance économique. L'Apia estime à 115.000 le nombre de véhicules qui seront vendus en 2011, mais comme le déclarait récemment son président Ernest Virgil Popovici, « ce sera difficile d'atteindre ce chiffre ».

Dans son style direct, Constantin Stroe, vice-président de Dacia, a même affirmé que « s'il y a en 2011 une seule automobile vendue de plus qu'en 2010, ce sera un succès ». Les constructeurs et importateurs estiment que le contexte économique sera encore défavorable et que les banques seront toujours réticentes à accorder des crédits pour l'achat de voitures. Le gouvernement ne facilite pas non plus les choses, puisque la non déductibilité de la TVA pour l'achat de voitures neuves par les entreprises reste en vigueur cette année. Cependant, les vendeurs misent beaucoup sur les compagnies dont les flottes, acquises il y a quatre ou cinq ans, commencent à vieillir.

UN MARCHE DE L'OCCASION PREDOMINANT

Selon Brent Valmar, vice-président de l'Apia, en 2010, deux fois plus de voitures d'occasion que de voitures neuves ont été immatriculées. Mais l'Apia compte sur l'effet dissuasif des nouvelles taxes de première immatriculation imposées aux véhicules d'occasion. Et pour faire taire les rumeurs selon lesquelles ce sont eux qui ont fait pression auprès du ministère de l'Environnement pour imposer ces taxes, les producteurs ont pris soin de ne pas trop afficher leur contentement. Ce qui n'a pas empêché Brent Valmar de déclarer qu'il serait « normal que les importations de voitures d'occasion soient au même niveau que celles de voitures neuves ». Constantin Stroe a quant à lui salué « la stratégie très saine du ministère de l'Environnement ».

Le marché de l'automobile est morose, et en 2011, il risque de ne pas repartir comme le souhaiterait le gouvernement. En temps de crise, les Roumains privilégient les véhicules d'occasion. Bien que les petites cylindrées tirent leur épingle du jeu.



Les importations de voitures en Roumanie selon les marques, janvier 2011 (source : apiaro)

Toutefois, les producteurs reconnaissent que les Roumains achètent massivement d'occasion tout simplement parce qu'ils sont pauvres. Brent Valmar, qui est aussi importateur des marques Volkswagen, Skoda, Seat, Audi, Bentley et Porsche, voitures plutôt chères pour la plupart des Roumains, le reconnaît implicitement : « Nous espérons que suite à la présence des deux producteurs locaux l'offre de voitures adaptées au pouvoir d'achat des clients roumains devienne plus consistante. » Ce sera à Ford de relever ce défi, car Dacia n'a pas encore annoncé de nouveauté pour les mois à venir.

LES PETITES CYLINDREES PRIVILEGIEES

Les spécialistes sont d'accord que la hausse des prix de l'essence et du diesel, combinée avec la reprise économique faible, vont réduire le désir et les possibilités des

Roumains d'acheter des voitures en général, et des voitures à grosse consommation en particulier. Selon eux, l'année 2011 sera celle des voitures à faible cylindrée, qui intègrent des technologies modernes, dont les coûts d'exploitation sont réduits. La technologie GPL, de plus en plus prisée, surtout par les professionnels des transports comme les chauffeurs de taxi, ne semble pourtant pas avoir la faveur des producteurs, qui souhaiteraient plutôt mettre en avant les moteurs hybrides (système de combustion combiné à un moteur électrique). Un atout pour les voitures hybrides serait la taxe d'immatriculation zéro prévue par la loi (comme pour les voitures électriques). Ceci étant, vu les restrictions budgétaires, les Roumains sont encore loin de disposer des primes à l'achat qui sont offertes en Europe occidentale.

Rasvan Roceanu

Materiale care fac
parte din viata
noastra



Lafarge este lider mondial in industria materialelor de constructii, detinand pozitii de varf cu toate diviziile sale: Cement, Agregate & Betoane si Gips.

In 2010 si pentru al saselea an consecutiv, Lafarge a fost clasificata printre „cele mai durabile 100 de corporatii din lume”.

Prin intermediul celui mai important centru de cercetare in domeniul materialelor de constructii din lume, Lafarge plaseaza inovatia in centrul prioritatilor sale, intr-un demers de a asigura constructii durabile si creativitate arhitecturala.

LAFARGE
dam viata materialelor™

Le père Michel Kubler est directeur de l’Institut d’études byzantines Saint Pierre-Saint André de Bucarest. Ancien chef du service religion au quotidien français *La Croix*, il veille désormais à la destinée de ce centre, une bâtisse de briques rouges aux airs de collège anglais, qui voisine l’ambassade de France. Propriétaires du lieu, les assomptionnistes avaient été chassés par les communistes en 1947. Dans cet entretien sans langue de bois, le père Kubler revient sur la place de l’Eglise catholique dans un des bastions de l’orthodoxie et sur sa mission ici, pas tous les jours évidente.

MICHEL KUBLER, MILITANT DE L’AMITIE ENTRE LES RELIGIONS

Regard : Etait-ce votre choix de venir à Bucarest ?

Michel Kubler : Je fais partie d’un ordre religieux et on ne décide pas soi-même de ce que l’on fait. On reçoit une mission de ses supérieurs. Mais attention, ce n’est pas une obéissance aveugle, j’étais déjà devenu journaliste par obéissance ! Pendant plus de 20 ans à *La Croix* (quotidien qui appartient aux assomptionnistes, ndlr), je fus rédacteur en chef de la partie religieuse, une sorte de responsable doctrinal, un commissaire politique (rires...). Au bout de 20 ans, j’ai eu envie de quitter le « canard » et ce poste très exposé pour de nouvelles aventures. Mes supérieurs ont accepté de me lâcher et de m’envoyer en Europe de l’Est, pour une mission d’œcuménisme, une autre spécialité des assomptionnistes qui souhaitent rapprocher les différentes Eglises chrétiennes et refaire l’unité.

Regard : Votre mission est de développer les liens avec l’Eglise orthodoxe. Quels sont les fondements de la discorde avec les catholiques ?

M. K. : Nous n’avons pas de contentieux

doctrinal. La vision latine de l’Eglise est universelle, le pape est le chef, c’est une vision pyramidale, de Rome jusqu’à l’église locale. La vision orthodoxe est inverse, elle donne la primauté à l’église locale. Ici on ne parle pas de façon générale de l’Eglise orthodoxe, mais de celle de Grèce, de Roumanie, de Russie, et chaque Eglise est jalousement et rigoureusement indépendante, ce qui pose un problème pour faire l’unité. Quel système va-t-on choisir ? Les orthodoxes ont bien souvent peur de l’Eglise catholique, ils la voient comme une multinationale avec une vision globale sur tous les continents. En même temps, l’Eglise orthodoxe de Roumanie forme une grande majorité de ses cadres à l’étranger pour éviter une forme de consanguinité théologique, et qu’ils s’appauvrissent en restant trop entre eux.

Regard : Quel est le quotidien de votre mission à Bucarest depuis le mois de septembre ?

M. K. : Il faut d’abord faire tourner cette maison. On essuie encore les plâtres, au sens propre comme au sens figuré. Il y a des aspects d’intendance, j’apprends la langue, je découvre le pays, je n’ai pas vraiment le

temps pour la théologie. La difficulté pour moi, pour l’instant, c’est de faire la part des choses entre la mentalité de cette région du monde, cette culture orientale, et ce qu’il y a de spécifiquement roumain dans cet îlot de latinité. Un mélange entre séduction et irritation... L’altérité, ce n’est pas toujours de la tarte ! Je suis ravi de rencontrer sur le terrain mes frères orthodoxes, j’aime l’esthétisme des icônes et les chants liturgiques, leur approche de Dieu a beaucoup de choses à me dire. Et puis il y a le côté irritant, spécifiquement orthodoxe, leur hostilité et suffisance, et le mépris envers l’Eglise catholique.

Regard : Pouvez-vous nous donner des exemples ?

M. K. : J’ai très mal vécu un moment qui pour nous est assez important dans la vie de l’Eglise. Chaque année, il y a une semaine de prière pour l’unité des chrétiens. Ici, en Roumanie, depuis deux ans, le patriarche a décidé que les prêtres des autres Eglises ne participeraient pas à la liturgie orthodoxe. On y assiste, mais pas en habit, pas question d’apparaître. Pour moi, cette suffisance est comme une blessure, cela m’atteint dans mon engagement pour l’unité des chrétiens,



Michel Kubler (à droite) avec Mihai Fratila, l’évêque gréco-catholique de Bucarest, lors de l’inauguration de l’Institut, le 17 janvier dernier.

ma raison d’être ici. J’ai vécu cette situation comme une giflle.

Regard : Comment comptez-vous procéder pour faire avancer votre mission à Bucarest, notamment avec le patriarche Daniel, très conservateur ?

M. K. : C’est la question la plus embarrassante et la plus importante que vous pouvez me poser. En effet, l’image d’un patriarche anti-œcuménique ne colle pas avec celle que j’avais quand il était métropolitain de Moldavie. Je l’ai rencontré dans des contextes de dialogues entre les Eglises dans le monde entier, il m’a accueilli chez lui, c’est l’homme d’ouverture par excellence. Il connaît la tradition chrétienne occidentale, il a étudié à Strasbourg et à Fribourg,

il a toujours été positif pour les chrétiens d’autres confessions, et du jour au lendemain, de par le fait de devenir patriarche, il serait devenu l’opposé de tout cela ? Cela, je ne peux pas le comprendre. La seule explication que je vois, c’est qu’il n’a pu être élu face à la tendance conservatrice, nationaliste dure qu’en donnant des gages à une minorité, qu’il ne va pas renier l’identité orthodoxe.

Regard : Vos projets à court terme ?

M. K. : Le but est de refaire de cette maison un outil de connaissance pour tous les chrétiens. La bibliothèque que nous allons ouvrir à l’automne est de niveau universitaire, on va accueillir des doctorants mais aussi toutes les personnes qui veulent venir faire des recherches. On va classer nos 15.000 ouvrages, mettre la nomenclature sur Internet, bref un vrai travail de bénédictin ! Nous avons dans nos murs des étudiants de toutes les Eglises, catholique, orthodoxe, ils vivent ensemble, échangent et prient, c’est un symbole pour nous, il faut aider les jeunes générations de Roumains à être plus ouverts. A la rentrée prochaine, nous allons lancer une série de conférences et de débats, avec des religieux, des universitaires et des politiciens, sur des thèmes très variés, pas forcément religieux.

Regard : Combien de temps envisagez-vous de rester en Roumanie ?

M. K. : Peut-être 20 ans, peut-être six mois. On verra... Inch’Allah !

Propos recueillis par Julien Trambouze
Photo : Mihaela Carbanaru

L’AVENTURE ROCAMBOLESQUE DU CENTRE SAINT PIERRE-SAINT ANDRE

L’aventure des assomptionnistes et de leur mission en Orient remonte au début du siècle dernier. Une équipe de chercheurs du CNRS (assomptionnistes) installée à Istanbul met alors à jour une collection de plus de 25.000 ouvrages, véritable trésor de la culture byzantine. Chassée par le nouveau régime turc kémaliste, laïc, après avoir essayé de trouver refuge en Grèce, c’est à Bucarest que la communauté s’installe dans les années 1930. Le lieu devient vite un pôle d’attraction pour les élites locales. L’arrivée des communistes et l’arrestation des chercheurs va précipiter leur départ en 1947, sauf pour l’un d’entre eux, Emile Jean, qui arrive à se cacher et organise le déménagement du joyau des assomptionnistes : la bibliothèque. Le voisinage de l’ambassade de France va permettre le sauvetage des 25.000 livres, soit par-dessus le mur, soit à travers un trou dans l’enceinte ou par brouette, selon les versions. La précieuse bibliothèque fuit l’obscurantisme communiste à bord d’un train scellé comme une « valise diplomatique », direction Paris, où elle se trouve toujours. Le centre, après les événements de 1989, est devenu une polyclinique, la chapelle devenant un atelier de prothèses dentaires... Comme de nombreux propriétaires spoliés, la congrégation a récupéré son bien en 2005 et le lieu sa fonction originelle, un centre pour l’unité et le dialogue entre les chrétiens.



UN ŒIL SUR BUCAREST

– « Qu'est-ce que c'est Maman ?
– Un requin en panne, tu ne vois pas ?
– Et qu'est-ce qu'il fait là ?
– C'est une œuvre d'art, la rue lui sert de galerie.
– Qui est-ce qui l'a créée ?
– Alexandru Mirea. Et avec il a gagné le concours 2010 organisé par Visualart sur le thème de la vitesse.
– Il ne va pas très vite pourtant. »

Pour voir à quelle vitesse il avance, c'est ici :
25 rue George Enescu à Bucarest.

Texte et photo : Julia Beurq

LA ROMANCIERE QUI EXORCISE LA CONSCIENCE ROUMAINE

La romancière Tatiana Niculescu Bran sort son second roman *Les nuits du patriarche chez Polirom*. Relatant les derniers jours du patriarche Teoctist, elle plonge dans les méandres de la conscience religieuse roumaine. Rencontre.

UN PARFUM DE CAFE A LA

cardamome se promène dans la cuisine... Tatiana Niculescu Bran, chaleureuse et détendue, attend les questions. La romancière a un parcours de vie aussi sinueux que les routes de montagne des Apuseni et un goût prononcé pour les histoires, celles qui accrochent l'oreille de celle qui fut journaliste radio pour la BBC à Londres et à Bucarest. Puis celles de la romancière.

D'une vie passée derrière les micros de la station anglaise à tailler dans le son et les adjectifs, elle garde le goût pour l'humilité et une forme de discrétion qu'ont ceux qui préfèrent écouter. La fermeture du service roumain de la BBC à Bucarest a donné l'occasion à Tatiana d'entamer son premier roman, sur l'affaire Tanacu, ce fait divers qui vit une nonne se faire tuer en Moldavie sur fond d'exorcisme.

Le sujet a fait le tour des médias. De cette affaire, la romancière a tiré un livre documentaire qui propose une autre version des faits, livre qui deviendra une pièce de théâtre jouée à New York et dans toute la Roumanie. Pour un coup d'essai, un coup de maître.

« NOUS NE SOMMES PAS ENCORE DES CHRÉTIENS... »

L'auteur avoue aisément un penchant pour les sujets religieux, notamment pour l'orthodoxie, « une sorte de magie noire et blanche savamment mélangée », avec

une obstination à tordre le cou aux us et coutumes de la religion nationale. Tatiana Niculescu Bran livre ainsi sa définition de la



religion orthodoxe : « Les Roumains se voient comme des chrétiens avant la lettre, c'est dans le discours officiel démagogique. Ici les églises sont toujours pleines, mais quand vous sortez dans la rue, il n'y a pas de respect pour la vie de l'homme, d'amour pour les choses bien faites. Quel est le fruit de cette foi ? Nous ne sommes pas encore des chrétiens, il y a un long chemin à parcourir. »

Discours sans ambages, mais on peut y sentir le souhait de retrouver un degré de pureté et de normalité dans l'Eglise orthodoxe, de condamner les errances du fanatisme comme dans le cas de l'exorcisme de Moldavie ou encore les conflits d'intérêt dans le cas de la succession du patriarche de Roumanie qui est le sujet de son deuxième roman. Sa vie d'écrivain, Tatiana Niculescu Bran ne la met pas sur un piédestal, elle écrit quand elle a cinq minutes, entre les devoirs de son fils et la vie de famille. Rien de plus normal pour une femme de radio.

Texte et photo : Julien Trambouze

LE ROMAN DES DERNIERS JOURS DETEOCTIST

Les nuits du patriarche, second roman de Tatiana Niculescu Bran, est une fiction sur la vie et les derniers jours de l'ancien patriarche Teoctist. Le récit prend pied durant les trois



derniers jours de son règne. « Je me suis installée dans la position du narrateur, je suis dans son intimité, décrit la romancière, j'essaie de rentrer dans son âme, dans ses pensées. Les derniers jours, il ne dort plus et j'imagine ses nuits dans la chaleur de l'été dans le palais de la Patriarchie. Il pense qu'il a encore le contrôle, mais depuis longtemps les ficelles de sa succession sont tirées par d'autres. » Le livre est fort car le sujet est encore brûlant, celui qui fut tant décrié à la chute du régime est devenu de par sa mort une légende et un saint. Dans le livre on retrouve un cocktail très roumain : les causes de son décès ne sont pas claires, la disparition des dossiers de la Securitate, une succession manigancée... De quoi alimenter les fantasmes. *Les nuits du patriarche* raconte une histoire sur la vieillesse et le pouvoir, celle d'un homme qui traverse toutes les époques miraculeusement, du communisme à l'après communisme, avec la peur de se faire fusiller à la révolution. C'est aussi l'histoire de l'introspection d'un mystique face à sa mort imminente, et enfin l'histoire d'un personnage contesté car proche de tous les pouvoirs. A lire.

RENCONTRE AVEC BEN MAZUÉ

Après une tournée à succès qui l’a emmené jusqu’en Ukraine (et dans les plus gros festivals français, dont les Solydays et les Francopholies), Ben (à gauche sur la photo) et son guitariste offrent un mélange unique de slam, hip-hop et soul, le tout dans une ambiance de chanson acoustique. Présent au concert de la Francophonie du vendredi 18 mars, au café-théâtre Godot (14 strada Blanari, dans le quartier de Lipscani), qui réunit également Teodora Enache et le Canadien Matthieu Gaudet, *Regard* l’a rencontré.



situation, d’une personne, d’une chanson, d’un tableau, d’un événement. D’ailleurs la dernière fois que j’ai été ému c’était par une fille... La chanson que j’ai composée sera dans le prochain album qui sortira à la fin de cet été.

Regard : Pensez-vous que la chanson française a un avenir dans des pays qui ne sont pas nécessairement francophones ?

B. M. : J’avoue que je ne sais pas trop car j’ai du mal à imaginer ce que peut amener comme émotion des chansons à texte en français si le public ne comprend pas cette langue. Je pense toutefois que cela génère d’autres types d’émotions qui peuvent être intéressantes aussi. Mais c’est un choix que j’ai fait d’écrire mes textes en français, et non pas en anglais, car c’est la langue dans laquelle je m’exprime le mieux. Il est vrai qu’avec l’anglais, la manière de chanter est super belle car il y a peu de consonnes donc c’est très chantant. C’est pourquoi il y aura quand même deux chansons en anglais dans le prochain album.

Regard : Comment définiriez-vous votre travail artistique ?

Ben Mazué : Je fais de la chanson française qui se positionne en marge du hip-hop, de la soul et du slam. On ne peut pas la mettre dans une case car elle se situe plutôt à la croisée des chemins. Mes chansons vivent de l’émotion qui est dans le texte et c’est ça le plus important. Généralement, quand je compose, il est rare que j’écrive le texte sans avoir la mélodie déjà en tête. Parfois, c’est mon guitariste Clément Simounet qui m’en propose une et les paroles me viennent.

Regard : Qu’est-ce qui vous apporte l’inspiration pour les écrire ?

B. M. : Dès lors que je ressens une émotion forte, que je suis ému, ça me donne envie d’écrire. Cette émotion peut venir d’une

Propos recueillis par Julia Beurq
Photo : D. R.

UN FILM ROUMAIN DISTINGUE A HOLLYWOOD

Le documentaire roumain *Le chasseur de la Securitate* des réalisateurs Mirel Bran et Jonas Mercier a remporté le prix du meilleur film étranger au festival Do It Yourself (DIY) d’Hollywood. Le film, produit en 2009, raconte l’histoire des victimes du régime communiste lors de son installation au début des années 1950. Des milliers de partisans ont été exécutés sans être jugés et enterrés dans des fausses communes par la Securitate. Après des enquêtes minutieuses, Marius Oprea, ancien directeur de l’Institut d’investigation des crimes du communisme et son équipe déterrent ces morts pour tenter d’ouvrir des enquêtes et condamner les bourreaux. Le DIY en est à sa 9ème édition et il est l’un des principaux festivals du film indépendant de Californie. J. M.

LE THEATRE NATIONAL DE BUCAREST, COMME AVANT

La restauration du Théâtre national de Bucarest, qui durera environ trois ans, coûtera plus de 50 millions d’euros. L’architecte Romeo Belea, à l’origine du bâtiment initial, compte démolir la façade actuelle pour faire apparaître l’originale : « Nous avons fait une façade pour satisfaire la demande de Ceausescu mais aussi pour protéger l’originale. » A l’intérieur, six salles de spectacle seront réaménagées, dont un amphithéâtre en plein air sur le toit. La grande salle sera réduite de 1150 à 850 places mais aura une acoustique améliorée. Daniela Coman

BD et Francophonie

Pour fêter la Francophonie, la Délégation Wallonie-Bruxelles présente « Des cases et des hommes – BD et Francophonie – la Francophonie dans tous ses Etats », en partenariat avec l’Antenne régionale de l’OIF et le Musée d’art contemporain de Bucarest (MNAC, 17 mars au 15 avril). Quelques mots de Jean Auquier, directeur général du centre belge de la BD :

« La bande dessinée s’est imposée, dans le monde francophone en particulier, comme le plus populaire des langages artistiques. Art de la fantaisie et de la dérision dans lequel les créateurs wallons et bruxellois excellent, ce langage graphique original est aussi apte à transmettre des idées, des projets, des réalisations. Quoi de plus naturel donc qu’en Belgique, la Communauté Wallonie-Bruxelles dont le talent des auteurs de BD est reconnu partout dans le monde, ait choisi de se servir de la BD pour mettre en valeur les thèmes et recommandations chères à l’Organisation Internationale de la Francophonie : diversité culturelle et linguistique, démocratie et droits de l’homme, éducation et formation, développement durable, technologies numériques, valorisation de la langue française, jeunesse... ? Revisitant de manière décalée et non exhaustive les réalités et aspirations de l’OIF, l’exposition propose une large sélection d’images agrandies extraites de l’œuvre d’artistes issus des pays membres de la Francophonie. Fruit de la collaboration entre Wallonie-Bruxelles International (WBI) et le Centre Belge de la Bande Dessinée, elle permet vraiment de découvrir la Francophonie dans tous ses états ! » Jean Auquier



« IDENTITES » EXPOSITION D’ART CONTEMPORAIN ROUMAIN

18 mars / 3 avril 2011
Institut français de Bucarest

L’Association francophone de Bucarest et l’Institut français organisent une exposition d’art roumain contemporain. Pour Armelle Le Saint Dezauié, commissaire de l’exposition, la peinture roumaine contemporaine ressemble aux paysages qui l’entourent : à la fois éduquée, cultivée et aussi sauvage, animée de pulsions imprévisibles. Les œuvres exposées donnent un ample panorama de ces tendances. Qu’ils soient déjà des monstres sacrés (jeunes ou moins jeunes), recherchés par les circuits internationaux, ou des artistes encore « locaux », leur exigence sans concession aux modes, l’intensité de leur expression et leur remarquable maîtrise étonnent d’autant plus qu’il n’est pas facile de les connaître par les canaux habituels.



BATMAN A BUCAREST

Le réalisateur britannique Christopher Nolan a récemment visité la capitale roumaine. Objectif : trouver les meilleurs décors pour le nouveau *Batman*. Quelques rues près de l’Université, l’Hôtel de ville (pour l’instant en restauration) et le Palais du Parlement auraient attiré son attention. Nolan a informé le maire de Bucarest, Sorin Oprea, que le tournage pourrait commencer au printemps. Il devrait également se rendre à la mine de sel de Turda, près de Cluj. D. C.

L’agenda des alliances, centres et instituts culturels français sont sur les sites suivants :

- Institut français de Bucarest : www.institut-francais.ro
- Centre culturel français de Cluj : www.ccfcluj.ro
- Centre culturel français de Iasi : www.ccfiasi.ro
- Centre culturel français de Timisoara : www.ccf timisoara.ro
- Alliance française de Brasov : www.afbv.ro
- Alliance française de Constanta : www.afconstantia.org
- Alliance française de Pitesti : www.afpitesti.org
- Alliance française de Ploiesti : www.afploiesti.ro

UNE JOURNEE IDEALE A BUCAREST

Flâneur citadin, amateur d’asphalte, bienvenue dans une journée qui s’annonce gourmande et épicurienne...

Texte et photos : Julien Trambouze et D. R.

IN CASA

Point d'entrée dans la ville, In casa, rue Constantin Coanda au numéro 18, à équidistance entre Piata Romana et Piata Victoriei. Le lieu vient juste d'être inauguré en catimini... « *Nous voulons prendre notre temps, on va faire les choses en douceur* », assure Oana-Martha, notre hôte. C'est le concept du bar/resto/librairie/canapé, mais le lieu ambitionne de devenir un « repère » plus qu'un débiteur de boissons. L'accueil est chaleureux, on apprécie déjà l'ambiance cosy de cet intérieur aux murs blancs et à l'agencement design. Le lieu accueille notamment l'artisanat de jeunes créateurs de Bucarest, bijoux fantaisies, linges de maison, brocante. On « sirote » un cocktail préparé avec l'amour du travail bien fait. In casa ouvre ses portes le matin dès 8h avec petits croissants chauds. Le week-end le lieu sera plus animé avec musique et bar. Idée originale, chaque mercredi vous pourrez devenir le Chef d'un soir, répéter vos classiques en cuisine et inviter jusqu'à dix-sept personnes. Comme dit le proverbe, « *mi casa es tu casa* »...



VILLA RODIZIO

Quelques emplettes plus tard, un monde merveilleux vous attend Villa Rodizio, rue Caragiale, tout près de Gradina Icoanei. « *Absolutely fabulous* » est une foire *vintage* et de jeunes créatrices de mode qui est organisée par deux de ses plus pétillantes représentantes, Diana Enciu et Alina Tanasa. La foire a lieu tous les deux mois (de quoi se remettre de ses émotions) et elle est le pouls de la jeune création. Pas moins d'une cinquantaine de stylistes dévoilent leurs dernières créations, qui vont du plus petit accessoire de mode jusqu'aux robes *vintage* en passant par la chapelière rétro. L'ambiance est collégiale, et le troc est aussi une monnaie d'échange entre professionnels. Un peu de glamour ne fait jamais de mal dans un monde bucarestois, votre prochain rendez-vous superflu et donc nécessaire a lieu le 10 avril à la même adresse Villa Rodizio.



LA TIENDA

Toujours dans le même quartier, à l'intersection entre la rue Eminescu et Tunari, juste derrière l'Institut français... Sur le mur du magasin La Tienda, un drapeau espagnol ; ici c'est l'ambassade du bon goût ibérique. Carlos vous accueille dans son petit Barcelone, avec de quoi ravir les papilles de vos invités à l'apéro. Il travaille en famille et a été surpris par le succès. « *Le magasin n'était à l'origine qu'un entrepôt pour approvisionner les restaurants de la ville, puis les gens ont commencé à toquer au carreau pour savoir s'ils pouvaient acheter et de fil en aiguille, nous avons décidé d'ouvrir en juin dernier.* » Au mur, jambon Serrano, à la découpe les délicieux fromages de brebis Manchego, sans oublier les fameux Chorizos. Ambiance typique à l'intérieur, où l'espagnol est la langue usuelle, Carlos baragouine le roumain et l'anglais, le langage des signes sera votre banderille.



ATELIER MECANIC

Puis, petit saut de puce, Lips cani, le village dans le village de Bucarest. Il a fait peau neuve depuis quelques années et même s'il reste encore quelques tranchées ici et là, les rues ne désespèrent pas. Au premier abord, l'enfilade systématique des bars a de quoi repousser et on peut aussi se désoler du goût kitch des propriétaires, une impression de contrefaçon se dégage du feu mini Paris. Pour retrouver un brin de sérénité, direction une nouvelle adresse, l'Atelier mécanique dans la rue Covaci. Le lieu à la restauration très réussie contraste avec l'ambiance post apocalyptique des rues adjacentes, le bar joue la carte de la version apollinienne d'un atelier ouvrier. Le propriétaire a gardé les éléments manufacturés qui ont servi dans le temps, poutres métalliques, poulies, règlement intérieur; l'ancien et le nouveau se mélangent avec goût et au plaisir d'une clientèle « arty ». À noter une très bonne sélection de vins au verre, car il est vrai que nous ne sommes pas venus que pour admirer les murs.



AU SECOURS DES PALAIS OUBLIES

Au centre et à l'ouest du pays, des dizaines de palais et manoirs construits à l'époque austro-hongroise sont laissés à l'état d'abandon. Des étudiants de l'université de Bucarest ont décidé de les répertorier et inciter les communautés locales à leur redonner vie.

« *DEPUIS TIMISOARA, ON PEUT ARRIVER dans le village de Rudna en voiture, c'est à 30 km de la ville et à 4 km de la frontière serbe,* affirme Cristina Chira, étudiante en architecture et responsable du projet moNumentEUITATE. *Au début, on cherchait des trajets accessibles en train, faute de moyens. Cette fois-ci nous avons fait du stop !* » A Rudna, ce week-end-là, appareil photo à la main, les quatre jeunes filles passent pour des étrangères.

Étudiantes à l'université d'architecture Ion Mincu de Bucarest, elles sont passionnées par le patrimoine ancien de Transylvanie, du Banat, de Crisana et du Maramures, soit environ 350 palais et résidences qui ont appartenu aux anciens nobles austro-hongrois. A l'époque, des architectes du nord de l'Italie ou des maîtres de l'Académie de Vienne venaient construire et décorer ces bâtiments qui gardent des éléments de Renaissance tardive ou de style baroque.

Parmi les maisons paysannes de Rudna, les étudiantes observent un grand bâtiment blanc, sans fenêtres, avec un tracteur qui trône devant l'entrée. « *Cette résidence a été construite en 1781 par le baron serbe Ivan Nicolici, explique Anca Majaru. Comme la plupart des résidences nobiliaires de la région, quand les héritiers ont quitté le pays, elle a été transformée par les communistes. D'autres palais ont servi d'hôpitaux, d'écoles, etc.* »

Aujourd'hui, le bâtiment est aux trois quarts en ruine, tandis qu'une partie a été aménagée par une vieille femme, tolérée par le propriétaire qui habite en Allemagne. Derrière la résidence, les jeunes filles aperçoivent la crypte de la famille. « *Difficilement accessible, elle est faite en briques jaunes dans le style serbe, avec des fresques orthodoxes* », explique Irina Leca, étudiante en histoire de l'art à Bucarest.

DES CIRCUITS CULTURELS ET DES FESTIVALS

Très peu de ces monuments ont été restaurés par les propriétaires. Dans le département de Covasna par exemple, le conte Tibor Kalnoky, descendant d'une des plus anciennes familles de Magyars de Roumanie, a restauré plusieurs résidences. Les touristes étrangers, notamment britanniques, sont désormais des habitués du palais de Miclossoara, devenu maison d'accueil.

« *Les habitants ne sont pas conscients de la valeur architecturale et les autorités n'ont pas vraiment de préoccupation pour le patrimoine* », déplore Anca Bratuleanu, professeur à l'université Ion Mincu et coordinatrice du travail de ces étudiantes. « *Notre effort se concentre maintenant sur la promotion de ces monuments. Les habitants doivent d'abord comprendre qu'il s'agit d'un bien qui appartient à la communauté et qui pourrait être un moteur de l'économie locale* », explique-t-elle.

Une des solutions envisagées est de créer des circuits culturels ou d'associer ces monuments oubliés à d'autres plus connus, telles les églises fortifiées de Transylvanie. Certaines municipalités ont privilégié l'organisation de festivals de musique. Ainsi, le festival Summer Break, dédié aux fans de musique électronique, a trouvé refuge au château Gyulay Ferenc, à Mintia, dans le département d'Hunedoara. Dans celui d'Arad, une autre noble demeure accueille le festival Folk Maris, sur la commune de Bulci.

Mihaela Carbanaru



Crypte de la résidence Nicolici, dans le village de Rudna, département Timis. Photo : moNumentEUITATE.



Le palais de Kalnoky, dans le village de Miclossoara, département Covasna. Photo : moNumentEUITATE.

Pour plus d'informations, consulter le blog : <http://monumenteuitate.blogspot.com> Les photos de l'exposition moNumentEUITATE seront présentées dans le réseau des librairies Carturesti, jusqu'au 18 mars à Brasov, ensuite à Arad, Cluj et Timisoara.

LIRE, ECOUTER, VOIR

par Matei Martin

LIVRE

« LES LIVRES QUI NOUS ONT FAIT HOMMES »

Un livre pour nous convaincre de l'utilité de la lecture ? Pourquoi pas. Ce petit recueil de récits sur le plaisir de lire offre bien des extases voyeuristes. C'est le critique littéraire Dan C. Mihailescu – « L'homme qui nous apporte le livre » sur Pro TV – qui a eu l'idée de rassembler dans un livre une trentaine de témoignages de ceux qui sont devenus des hommes (et des femmes)... à force de lire. C'est une joie de se plonger dans leur univers, de pénétrer la cuisine dans laquelle ces magiciens préparent, avec des ingrédients dont le secret a été, jusqu'à maintenant, bien gardé, leur délicieux discours sur l'actualité. Car tous ceux choisis par Dan C. Mihailescu appartiennent à une certaine forme d'élite, tous sont des élus de l'opinion publique : la poète et activiste civique Ana Blandiana, l'historien Lucian Boia, l'écrivain Mircea Cartarescu, le critique littéraire Nicolae Manolescu, le régisseur Mihai Maniutiu, le philosophe Andrei Plesu, le comédien Victor Rebengiuc, l'homme politique Valeriu Stoica, le psychanalyste Ion Vianu, pour ne nommer qu'une partie des protagonistes. Seul terrain de rencontre amicale : la bibliothèque. Au-delà des controverses professionnelles et des rivalités politiques se tissent des liens à la fois sensibles et solides. Un même livre lu à la jeunesse, le destin d'un même personnage littéraire dont l'histoire se confond avec le vécu propre... Pour les lecteurs, c'est comme pouvoir copier à un examen pour lequel les notes ne comptent pas : un coup d'œil sur la feuille du meilleur de la classe, juste pour vérifier qu'on est sur le bon chemin. Ou bien, comme un oracle dans lequel on découvre les goûts littéraires de ceux qu'on aime.



Cartile care ne-au facut oameni, ouvrage coordonné par Dan C. Mihailescu, éditions Humanitas, 2010.

THEATRE

COMME UN COUP DE POIGNARD

A en croire les tabloïds, l'homicide est devenu un sport national : tous les jours, on découvre un malheureux qui égorge sa mère, un père ivrogne qui viole son enfant, une femme frustrée qui crève les yeux de son mari par jalousie, etc. La violence domestique se banalise. L'écrivain russe Pavel Sanaev est l'auteur d'un roman qui décrit mieux qu'un manuel de psychologie la pathologie des relations familiales. C'est la fiction, mais aussi le vécu, qui lui donnent la liberté et le savoir de démontrer comment fonctionnent ces mécanismes qui transforment la famille protectrice en asile de fous.

Jamais la littérature n'a rassemblé tant de troubles affectifs, tant de rancunes, tant de violence que dans ce livre d'un réalisme presque atroce qui parle des inconvénients de vivre ensemble. Toutes les trames de la mère, toutes les hérésies du père sont transférées dans la relation avec leur fille malheureuse pour être ensuite retransmises, dix fois plus lourdes, au pauvre neveu... L'Ukrainien Yuri Kordonsky a mis en scène ce roman. Un spectacle littéralement démentiel, violent comme un coup de poignard enfoncé dans le cœur du spectateur.



Ingropati-ma pe dupa plinta, mise en scène par Yuri Kordonsky. Avec : Mariana Mihut, Marian Rălea, Andreea Bibiri. Théâtre L.S. Bulandra, salle Izvor.

CINEMA

AU BOUT DE LA SOURIS, LA FLAMME DE L'AMOUR

« Salut ! Comment ça va ? » Juste une question, et l'aventure commence. Une aventure comme dans les telenovelas sud-américaines, mais cent fois plus émouvante. Deux époux, la quarantaine, arrivent au bout de leur amour. Lui est musicien dans un orchestre, mais, suite à un accident, ne peut plus jouer de piano. Il lui reste la nostalgie des temps glorieux. Elle est propriétaire d'une petite laverie de luxe.

Gabriel et Gabriela s'aiment bien, toujours, mais la flamme s'est éteinte. Peut-être à cause de la routine et des histoires d'amour incandescentes qui passent à côté d'eux : à la laverie, avec l'employée de Gabriela, ou pendant les tournées avec l'orchestre, durant lesquelles Gabriel est témoin des adultères de ses camarades.

Un curieux tour du hasard fait que Gabriel et Gabriela se rencontrent anonymement une seconde fois à travers les sites de rencontre : « Salut ! Comment ça va ? ». Et, sans se reconnaître, ils tombent amoureux l'un de l'autre. Virtuellement. « Salut ! Comment ça va ? » est une comédie érotique inédite dans le cinéma roumain, un film qui parle de la tricherie dans l'amour en détournant les règles de Hollywood : l'original peut être commercial. L'inverse est également valable.



Bună! Ce faci ?, film de Alexandru Maftai. Avec Dana Voicu, Ionel Mihailescu, Paul Diaconescu.

SAKÉMENT BON

Impossible de trouver un japonais bon et accessible à Bucarest. Voici la rengaine que l'on se répète constamment avec désolation. La réalité va nous démentir...

UNE AMIE REVENUE DERNIEREMENT du Japon me glisse qu'il existe un restaurant du nom de Zensushi, qui se trouve être la cantine de l'ambassade éponyme et où l'on peut déguster des préparations comme au pays du soleil levant. Réservation faite, direction sud et la zone du parc Carol, calea Serban Voda. On est en semaine, la clientèle quasi absente dans ce lieu intimiste. Peu importe, à l'intérieur la décoration est minimaliste, élégante, discrète. Le mobilier sobre. On s'installe à table. Le menu comporte les préparations traditionnelles : makis, sushis ou autres yakitoris. Service aimable et rapide tout au long du repas.

Les baguettes sont aiguisées. Le régal peut commencer. Ce qu'il y a de particulièrement succulent ici c'est le kakiage udon. Il s'agit d'une soupe avec des nouilles japonaises caractérisées par leur forme plutôt épaisse. On retrouve dans le bouillon des algues, champignons, oignons verts et un mélange délicieux de légumes panés. En les mangeant il faut inévitablement et résolument avaler avec le bruit goulé de la bouche. Joie simple, retour dans les mangas de mon enfance. La fameuse soupe miso, avec du Tofu et des oignons verts fait également bon office. Durant tout le repas, les saveurs se démarquent clairement et répondent présentes. Les instruments sont bien accordés et la musique du goût bien composée. Atmosphère gourmande. Voici par exemple un sashimi de saumon dont on appréciera la tendreté et la façon dont il a été tranché. Les sushis sont plus qu'honnêtes et avec une grande variété de poissons. On peut les commander à la pièce, comme à l'anguille grillée avec sa sauce aigre-douce ou encore au maquereau. Irréprochable, le sushi est fait dans l'instant. Quant au tempura de légumes il est léger, précis. Une vraie ballade culinaire qui nous fait passer par un yakitori de poulet, avec une très belle sauce teriyaki, prendre des détours avec un maguro zuke, des morceaux de thon

marinés dans une sauce vinaigrée au citron, oignons verts et gingembre. Coup de cœur. Une vraie friandise !

retrouve enfin les pâtes au soba, les fameuses nouilles au sarrasin. On les prend chaudes en hiver et froides en été. On est en février, elles arrivent froides. Y'a plus de saison ! Tout le repas se fera au saké, avec une bière spéciale du Japon en apéritif. Groupes ! La glace au thé vert, apportée à bonne température constitue un dessert serein et plaisant.



Belle présentation des assiettes. Nourriture bienveillante, à l'image du lieu. Qualité certaine des produits. A souligner la fraîcheur exemplaire des poissons. Pendant deux heures, ce fut donc un concert de saveurs, un voyage plaisant et une ronde de plats généreusement maîtrisés. Au final : 260 lei à deux pour un repas impérial. Vu la qualité irréprochable des produits et le soin apporté aux mets, c'est le tarif. Les prix sont de toute façon nettement inférieurs à ceux des enseignes japonaises déjà présentes dans la capitale.

On prend du plaisir en se promenant dans ces partitions enthousiasmantes, comme avec le oyakodon. Son nom signifie « mère et enfant » puisque cette recette est à base de poulet et d'œuf. Servi dans un bol, de façon un peu confuse, mais c'est franchement bon. Une texture souple et fondante, quelques morceaux de poulet, un jus sucré-salé qui imprègne le riz. Chaque aliment garde son arôme, son goût singulier. Juxtaposition et coordination dans le même mouvement. On

Un rapport qualité-prix imbattable. Comme le signale ce restaurant, on vous attend avec les baguettes ouvertes ! Prenez-le au mot ! Arigato gozaimasu pour le plaisir procuré !

Louis Solca
Photo : Julia Beurq

ZENSUSHI
Calea Serban Voda 86
0767 232 094 / 0722 961 643

REVUE DE PRESSE

Regard présente ici une sélection d’articles de la presse internationale traitant de l’actualité roumaine.



Un tramway nommé Imperio

Transports : La Roumanie veut construire des trams « low cost »

Ce sera un tramway « *pas cher* », de « *qualité occidentale* » et qui sera destiné au « *marché roumain comme au marché étranger* » : le directeur de la régie des transports publics de Bucarest (RATB) était on ne peut plus enthousiaste la semaine dernière, lors de la présentation devant les journalistes de cet ambitieux projet.

Adrian Crit n'a d'ailleurs pas caché le fait que, en créant le concept du transport en commun « low cost », il a l'ambition de marcher dans les pas de la marque automobile Dacia. « *Il coûtera environ deux millions d'euros, soit 500.000 euros de moins que le prix moyen d'un tel véhicule, et il aura le succès de la Logan* », a-t-il détaillé en dévoilant la maquette de l'Imperio, le nom donné à ce nouveau tramway. Chez Siemens, partenaire de la RATB dans ce projet, on évite toute comparaison trop rapide. Cristian Secosan, le directeur général de la filiale roumaine, préfère parler d'un « *tramway au prix compétitif grâce à l'implication d'un fournisseur local* ». Le géant allemand va en effet produire le moteur de l'Imperio et s'occuper de moderniser, par le biais de la société roumaine Astra Vagoane, les lignes de production sur lequel il sera assemblé.

La RATB, pour sa part, mettra à disposition son usine de Buca-

rest et une main-d'œuvre constituée d'environ 150 personnes. Un accord de collaboration a été signé pour dix ans entre les trois sociétés, alors que la production annuelle est estimée à une trentaine d'unités. Un premier prototype devrait être finalisé en octobre prochain et « *quatre ou cinq* » exemplaires vont être fabriqués avant la fin de l'année, assure Adrian Crit.

Le succès de la Dacia Logan est dans toutes les têtes en Roumanie. En plus d'être la fierté nationale, la marque automobile roumaine, rachetée par Renault en 1998, occupe désormais une place essentielle dans l'économie du pays.

L'année dernière, Dacia a vendu près de 350.000 voitures, dont 310.000 à l'étranger, devenant ainsi le premier exportateur du pays. « *Pendant longtemps, la Roumanie a été le pays du « low cost » juste pour sa force de travail, bien moins chère qu'à l'Ouest. Avec la Logan, Dacia a réussi à combiner cette particularité à la technologie occidentale* », note l'économiste Constantin Rudnitchi, qui estime que ce « *modèle* » peut se décliner dans de nombreux secteurs. Reste à voir si la sauce prendra dans le domaine des transports en commun.

Jonas Mercier, 02/03/2011

L'EXPRESS

Pourquoi la Roumanie intéresse les Chinois

La Roumanie, avec ses usines à la dérive et son savoir-faire industriel, attire les investisseurs chinois. Une implantation discrète mais efficace.

Rasnov, en Transylvanie, au cœur des Carpates : sa citadelle, ses 15.000 habitants et... ses trois Chinois. Bercée par le rythme des vagues de touristes venus visiter le château voisin de Dracula, Rasnov (à 15 kilomètres de Brasov) n'a longtemps été qu'un lieu de passage. Depuis 2008, le destin de la bourgade a basculé, pour la seconde fois de son histoire après l'occupation par les

chevaliers teutoniques, en 1215.

Cette fois-ci, ce sont les Chinois qui ont débarqué. L'usine de tracteurs qu'ils ont inaugurée, en 2009, se dresse au pied de la citadelle. Un investissement de 50 millions d'euros, financé à 80 % par Hoyo-SHK Modern Agricultural Equipment Co. Ltd.

China. Pour figurer parmi les 500 futurs employés du site, les habitants de Rasnov ont même remis des listes d'inscription à la direction ! Car Tractoare Hoyo représente ici l'avenir : l'usine devrait assembler d'ici à 2012 plus de 20.000 unités à destination de toute l'Europe. A terme, les composants seront aussi produits sur place.

Une belle revanche pour les gens du cru : c'est dans leur région que se trouvait la plus grande usine de tracteurs du pays à l'époque de Ceausescu. Malins, les Chinois sont venus y chercher un savoir-faire. Loin d'être une curiosité, leur percée, discrète mais efficace, a commencé en 1993 lorsque le département de Brasov a amorcé sa collaboration avec la province de Liaoning. Des commerces ont peu à peu fleuri autour du seul restaurant chinois de la région. Aujourd'hui, l'université Transilvania Brasov accueille en son sein, depuis septembre 2010, un institut roumano-chinois Confucius.

Les édiles de Brasov ne sont pas les seuls à recevoir à bras ouverts les investisseurs chinois. A Timisoara, ces derniers ont racheté une fabrique de vélos ; à Somes Dej, Avic International a promis 350 millions d'euros pour redresser une usine de cellulose et papier. La seule raison qui empêche une implantation plus rapide des entreprises de l'empire du Milieu en Roumanie semble être la lourdeur bureaucratique - un comble !

UN FUTUR CHINA TOWN A BUCAREST

En revanche, les Chinois se hissent déjà au quatrième rang parmi les petits entrepreneurs étrangers : commerces, restaurants, à Bucarest, leurs affaires prospèrent. A tel point qu'aujourd'hui

un vaste complexe de 13 hectares, le Dragon rouge, abrite plus d'un millier de commerces chinois dans la capitale. Et ce n'est pas fini : un groupe de promoteurs roumains et chinois construit actuellement, sur 50 hectares, le futur ChinaTown. Au programme : 12 bâtiments d'habitation, des écoles, des bureaux et des banques.

Même si la ligne aérienne directe Bucarest-Pékin est suspendue depuis 2003, l'offensive chinoise a donc bel et bien traversé le Danube. Pour le plus grand bonheur des hommes d'affaires, qui rêvent de voir un jour le port de Constanta briller de mille lampions rouges. Mais au grand dam du président : Traian Basescu ne partage pas leur enthousiasme. Le 5 janvier, il martelait qu'il n'était pas question, pour son pays, de succomber aux sirènes de l'argent chinois, à l'instar de ses voisins, la Grèce et la Moldavie. Même si « *la Chine est notre amie* », concluait-il, un brin embarrassé.

8000 Chinois vivent en Roumanie, selon l'Office roumain des migrations, dont 6000 à Bucarest. Ils sont investisseurs, entrepreneurs, mais aussi ouvriers dans des entreprises du secteur textile.

385 millions de dollars : tel est le montant des investissements chinois en 2010 en Roumanie, selon le ministère de l'Economie. *Chinezii din Romania* : c'est le journal de la communauté chinoise expatriée en Roumanie.

Iulia Badea Guéritée, 04/02/2011

LA CHRONIQUE DE LUCA NICULESCU

Anticorruption, enfin ?

Depuis quelques semaines, la lutte contre la corruption fait de nouveau l'actualité. Alors que pendant les derniers mois, voire dernières années, le sujet était devenu quasi tabou au sein de la classe politique, le début de l'année marque un retour. Plusieurs raisons à cela : l'action de la Direction nationale anticorruption (DNA) aux frontières roumaines où près de 200 douaniers et policiers de frontière ont été mis en examen, l'entrée en vigueur de la loi dite de « la petite réforme » dans la Justice, qui permet une accélération des procès de grande corruption, le « non » temporaire de plusieurs pays européens à l'adhésion de la Roumanie et de la Bulgarie à l'espace Schengen, en raison de la... corruption, la publication du rapport de la Commission européenne qui épingle également Bucarest et Sofia, ou encore le discours anticorruption des « réformateurs » du Parti démocrate-libéral (PD-L), au pouvoir, un discours qui embarrasse quelques vétérans de la politique, que ce soit au PD-L ou dans d'autres partis.

Le discours anticorruption n'est pas nouveau. Il a au moins 15 ans. Arrivé au pouvoir en 1996, le président Emil Constantinescu avait créé un organisme au nom « terrible » : CNAICCO, le Conseil national d'action contre la corruption et le crime organisé. Malgré la médiatisation de quelques grands cas de corruption, les verdicts ont manqué à l'appel. Entre 2000 et 2004, le président Iliescu avait clamé : « Si nous n'arrivons pas à vaincre la corruption, c'est la corruption qui vaincra. » Sous la pression de la Commission européenne, le gouvernement roumain d'Adrian Nastase avait créé le Parquet national anticorruption (devenu aujourd'hui DNA). En 2004, Traian Basescu et sa coalition ont remporté l'élection en promettant une lutte acharnée contre ce fléau. Six ans plus tard, malgré l'action de la DNA, malgré la création de l'Agence nationale pour l'intégrité, malgré l'évolution législative, la corruption est encore très présente alors que la Roumanie et la Bulgarie sont toujours surveillées par Bruxelles dans le cadre d'un Mécanisme de coopération et vérification (MCV).

Un rapport publié par l'ONG Société académique roumaine montre que ces dernières années, la corruption a changé de visage. En raison de la crise économique, il y a moins d'argent à dilapider mais les « clients politiques » ont trouvé d'autres moyens comme violer les lois concernant les acquisitions publiques ou encore celles concernant le marché de l'électricité.

La nouvelle campagne contre la corruption a-t-elle plus de chances que les précédentes ? Oui, à une condition : que l'Europe maintienne la pression sur les deux pays, que le MCV reste en fonction, et que les hommes politiques roumains mais également la société se rendent compte qu'il faut faire des changements importants dans ce pays où trois quarts de la population pensent encore qu'il est impossible d'avoir un procès équitable si on ne paie pas un dessous de table.

Luca Niculescu est rédacteur en chef de RFI-Roumanie.

REGARD EST UNE PUBLICATION DE
FUNDATIA FRANCOFONIA

Président

Bruno Roche

Comité de direction

Laurent Couderc, Jacqueline Laye, Bruno Roche, Didier Varlot

Rédacteur en chef

Laurent Couderc

Journaliste

Julien Trambouze

Secrétaire générale de rédaction

Catalina Sîngatin-Cîndea-Spiridon

Ont participé à la rédaction de ce numéro

Julia Beurq, Mihaela Carbunaru, Mehdi Chebana, Daniela Coman, Carmen Constantin, Marion Guyonvarch, Matei Martin, Jonas Mercier Mure-Ravaud, Luca Niculescu, Ovidiu Pecican, Rasvan Roceanu, Mihaela Rodina, Stéphane Siohan, Louis Solca, Anca Teodorescu, Isabelle Vesselingh

Correction

Stéphane Siohan

Maquette

Anamaria Pravencu

Agences, photos et illustrations

Mediafax, Mihai Barbu, Julia Beurq, Mihaela Carbunaru, Nicu Cherciu, Lucian Muntean, Roxana Pop, Julien Trambouze, Sorina Vasilescu

Marketing et publicité

Agathe Guieu

Imprimerie

Imprimeria Arta Grafica

Informatique

Marius Moisescu

REGARD remercie vivement ses partenaires



Abonnez-vous dès maintenant à REGARD

Pour vous abonner ? C'est simple !

par la poste

remplir le BULETTIN D'ABONNEMENT
et l'adresser à Fundatia Francofonia
Str. Vasile Conta 4, Sector 2, Bucarest

en ligne

par e-mail: catalina@regard.ro
ou
via le site Internet www.regard.ro

par téléphone

+ (4) 021 317 77 45
+ (4) 0742 204 402

par fax

+(4) 021 317 77 45

BULETTIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à REGARD pour cinq numéros, au prix de 30 lei (12 euro à l'étranger), port inclus.
Je m'abonne à REGARD pour dix numéros, au prix de 55 lei (19 euro à l'étranger), port inclus.

NOM.....PRENOM.....
RUE.....NO.....BLOC.....ESCALIER.....ETAGE.....APT.....
VILLE.....CODE POSTAL.....PAYS.....
TEL. BUREAU.....TEL. DOMICILE.....
FAX.....E-MAIL.....

Une fois reçu ce talon nous vous adresserons les modalités de paiement.
Le prochain numéro de REGARD sortira le 15 mai 2011.

Rédaction :

Vasile Conta 4, Bucarest
Tel/Fax: (40) 21 317 7745
Courriel : catalina@regard.ro
Site Internet : www.regard.ro

Où trouver REGARD ?

Kiosques



La rédaction REGARD :

Vasile Conta 4, Bucarest

La qualité de la vie dépend
de la qualité de l'eau!

APA NOVA.
BUCUREȘTI



 **VEOLIA**
EAU